

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



# Le Courrier de l'Unesco

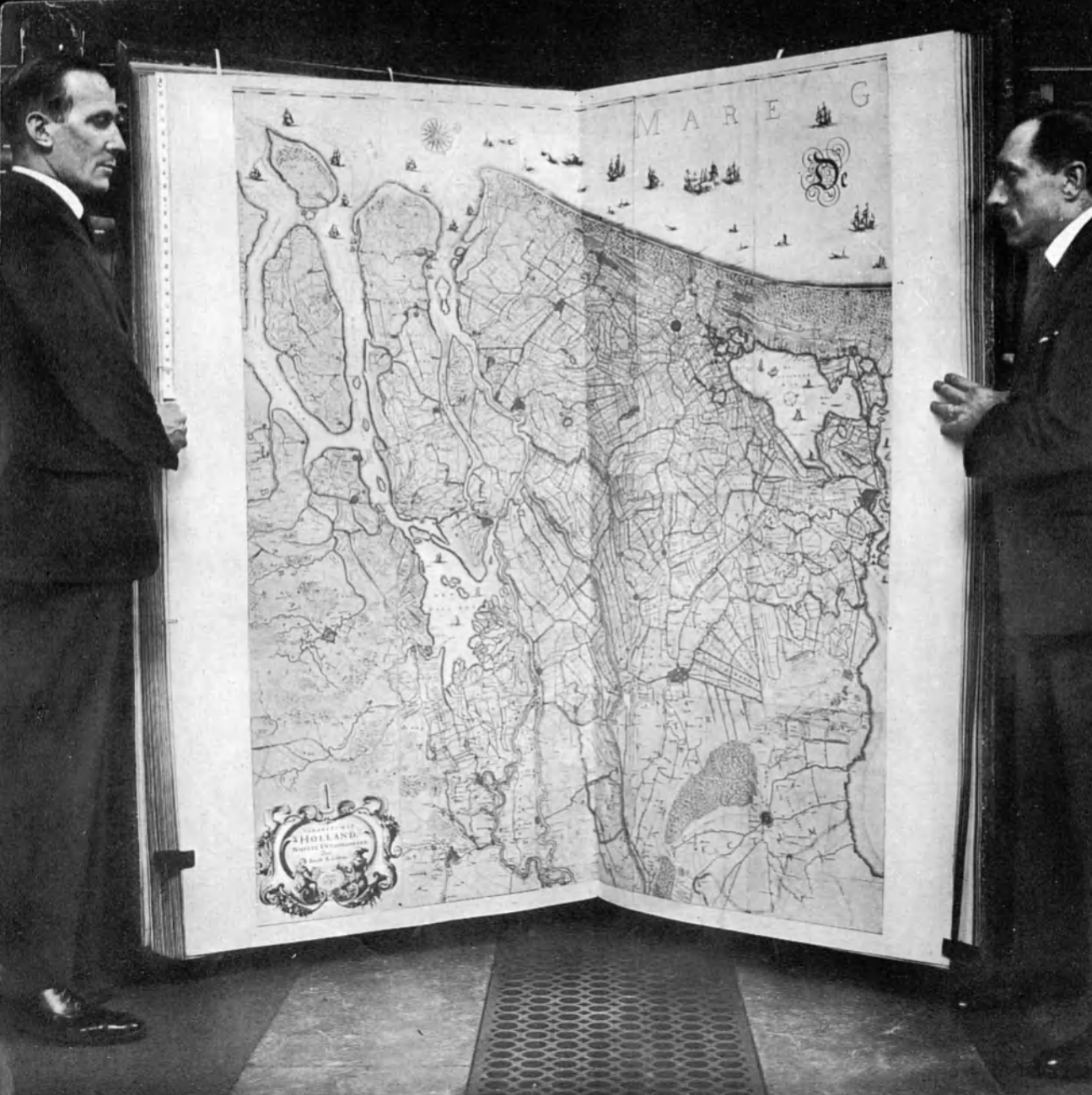
**Cinq milliards  
de livres  
par an**



**FÉVRIER  
1957**  
(10<sup>e</sup> année)

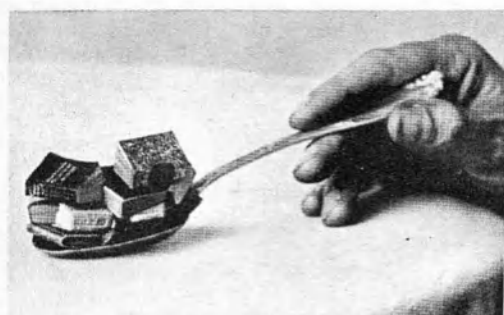
France : 40 fr.  
Belgique : 8 fr.  
Suisse : 0,75 fr.

**PLEIN FEU  
SUR LE MONDE  
DES LIVRES**



## LE PLUS GRAND

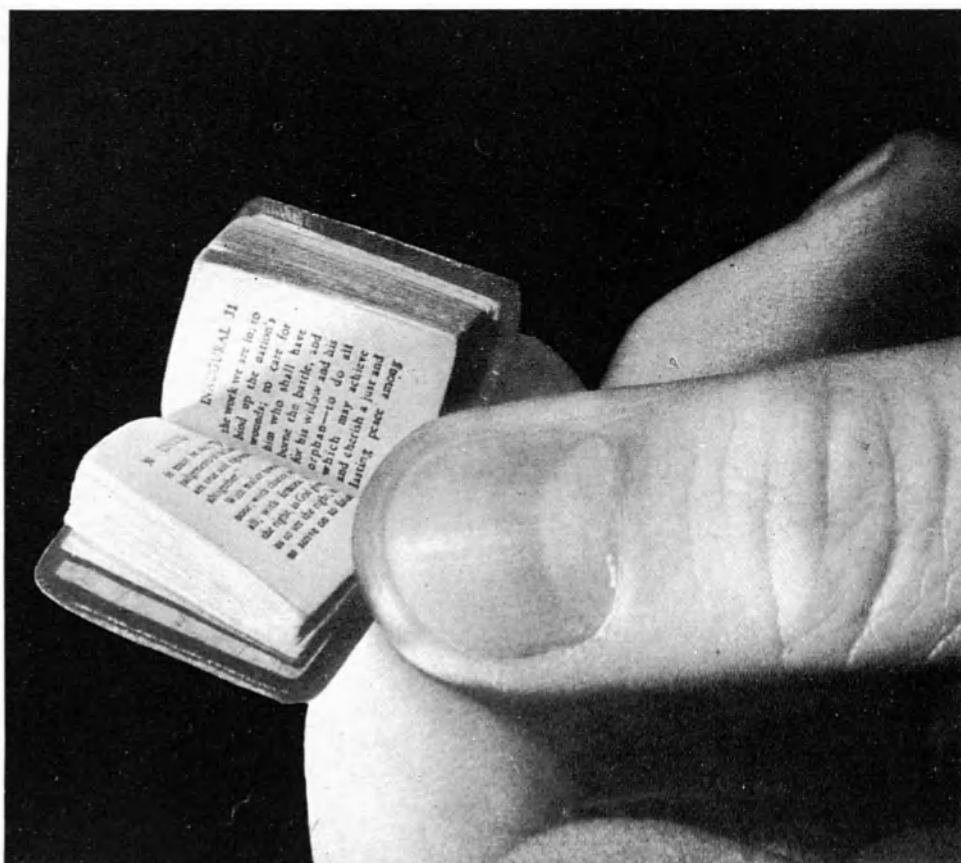
Le plus grand livre du British Museum de Londres est l'atlas du roi Charles II. Il mesure 1 m 77 sur 98 cm et sa reliure a nécessité huit peaux de bouc. Chacune des cartes a été gravée sur vingt plaques de cuivre habilement assemblées de sorte que les raccords sont invisibles; elles ont été peintes à la main et apparaissent aujourd'hui aussi fraîches qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, époque de leur impression. Cette photo est tirée d'un ouvrage de 270 pages « Bookmen's Bedlam » (Le tohu-bohu du bibliomane — Rutgers Univ. Press, Brunswick, New Jersey, 1955) que son auteur, Walter Hart Blumenthal, décrit comme un « pot-pourri de bizarreries littéraires ». Des Lilliputs aux Goliaths du domaine des livres; des livres ronds ou en forme de cœur aux exemplaires à reliures jumelles; des volumes enfouis dans des cercueils à ceux récupérés dans des épaves de navires, M. Blumenthal décrit les étranges à-côtés, les spécimens bouffons et excentriques du monde des livres. (D'autres photos prêtées par M. W.H. Blumenthal sont publiées dans les pages 27 à 30).



## DOUZE LIVRES DANS UNE CUILLER A SOUPE

D'après Walter Hart Blumenthal, les douze livres qui tiennent dans la cuiller ci-dessus détiennent le record du monde de la plus petite taille, chacun dans son domaine. On y trouve un Coran; un dictionnaire anglais de 12.000 mots; un texte de Galilée (la moitié de la taille d'un timbre-poste, 208 pages), un Testament; le « Mite » (Miette) qui était jusqu'en 1896 le plus petit du monde; un Robert Burns en vélin; le Petit Poucet; une Constitution Française (reliée de cuir rehaussé d'or); un Gita (sanscrit); un calendrier de poche (1839); Les lois de Moïse (le plus petit livre hébreu); un recueil de chansons écossaises avec musique. A droite, un exemplaire du Discours de Lincoln à Gettysbourg.

Photos tirées de "Bookmen's Bedlam",  
© 1955 par W. H. Blumenthal.



FÉVRIER 1957

10<sup>e</sup> ANNÉE

SOMMAIRE

PAGES

- 3 QUAND UN LIVRE N'EST-IL PLUS UN LIVRE ?**  
Editorial
- 4 FLANERIE AVEC DE VIEUX AMIS**  
tour d'horizon par Gabrielle Cabrini (1)
- 12 AGATHA CHRISTIE ET PETER CHEYNEY**  
battent Dante et Cervantes (2)
- 15 LATITUDES ET LONGITUDES**  
nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs
- 17 A LA CLINIQUE DU LIVRE**  
on guérit les blessures du feu et de l'eau
- 20 CINQ MILLIARDS DE VOLUMES PAR AN**  
panorama du marché du livre
- 22 ARISTOPHANE SORT DE LA MACHINE A SOUS**  
grâce au livre de poche, par Bertha Gaster
- 22 LES FRANÇAIS LES PLUS LUS EN U.R.S.S.**  
Victor Hugo (classiques), Romain Rolland (contemporains)
- 27 UN TRAVAIL DE BENEDECTINS**  
l' "impression" avant Gutenberg, par J. Carrera Andrade
- 31 TELESPECTATEUR RIME AVEC LECTEUR**  
la lecture victime de la T.V. ?, par Henry Cassirer
- 32 LE DILEMME DE L'EDITEUR**  
et l'apprentissage du libraire
- 33 LES BEST-SELLERS DE LA SCIENCE**  
de *L'Origine des Espèces* au *Kon-Tiki*



**Mensuel publié par**  
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

**Bureaux de la Rédaction :**  
Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16<sup>e</sup>, France

**Directeur-Rédacteur en Chef :**  
Sandy Koffler

**Secrétaires de rédaction :**  
Edition française : Alexandre Leventis  
Edition anglaise : Ronald Fenton  
Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

**Maquettiste :**  
Robert Jacquemin

**Chargé de la diffusion :**  
Jean Groffier



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 400 francs fr. ; 8/- ; ou \$2.50 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS.

MC 56 1 110 F



**NOTRE COUVERTURE**

Dans une atmosphère mystérieuse, le vendeur de livres indien étale sa marchandise à la lueur d'une lampe à kérosène. Les récentes statistiques de l'Unesco indiquent qu'en Inde, comme dans la plupart des pays, les œuvres de fiction sont au premier rang des préférences des lecteurs. En Inde comme au Royaume-Uni, ces œuvres représentent 60 % des livres lus ; aux États-Unis plus de 50 % ; en Thaïlande et aux Philippines 40 %.

Photo © Almsay 1956

Il sort chaque année cinq milliards de volumes des imprimeries du monde entier. Si élevé que paraisse ce chiffre, il ne représente pourtant que deux livres par habitant de la planète et les manuels scolaires interviennent pour moitié dans ce total. Cette production est fortement concentrée, puisque si l'on compte un peu plus de soixante pays producteurs de livres, dix pays publient à eux seuls à peu près les trois quarts de tous les ouvrages qui paraissent (il est vrai qu'ils représentent environ trois quarts de la population du globe). Près de 3 000 langues, sans compter de nombreux dialectes, sont parlées dans le monde. Et pourtant les 9/10 de notre littérature ont été écrits en huit langues seulement. La concentration est encore plus accentuée en ce qui concerne les traductions : 70 % des traductions du monde entier sont faites en quatre langues seulement.

L'une des difficultés rencontrées dans l'étude du monde des livres tient précisément à ce que, dans ce domaine comme dans bien d'autres, les statistiques sont souvent insuffisantes. C'est ainsi qu'il n'existe pas de définition universellement admise du livre, que bien des pays ne distinguent pas de la brochure.

Les principaux pays producteurs n'ont pas eux-mêmes réussi, jusqu'à présent, à se mettre d'accord sur une définition commune du livre. C'est ainsi qu'un ouvrage considéré comme livre au Royaume-Uni peut être classé comme brochure en Irlande. Dans le premier de ces pays, on admet, aux fins de statistique, qu'un livre est une publication dont le prix est de 6 pence (environ 25 francs français) ou davantage, mais il n'existe pas de définition de la brochure. En Irlande, il faut qu'une publication compte au moins cent pages pour être considérée comme livre et cette définition est également acceptée par l'Italie et par Monaco. Au Danemark, toute publication de soixante pages ou plus constitue un livre, tandis qu'au Liban et en Union Sud-Africaine cette qualité est reconnue aux publications contenant au moins cinquante pages. Le Canada, la Finlande et la Norvège fixent le minimum à quarante-neuf pages, la Belgique à quarante, et la Hongrie, à soixante-quatre. La Tchécoslovaquie accepte de classer parmi les livres les publications d'au moins trente-deux pages ; en Islande, dix-sept pages suffisent. Le besoin se fait évidemment sentir d'une définition internationale uniforme du livre.

L'Unesco cherche à faire adopter un point de vue commun par les organisations bibliographiques gouvernementales ou non officielles. Par exemple, elle a recommandé que, pour les besoins de la statistique, un livre soit défini comme une « publication non-périodique contenant 49 pages ou plus », que les brochures, comme les livres, soient inclus dans le chiffre total de la production annuelle, comme c'est généralement le cas aujourd'hui, mais qu'ils soient enregistrés *séparément* ; que les livres, documents académiques, ouvrages de référence et atlas y soient inclus (sous des dénominations différentes), à condition qu'ils soient vendus commercialement ; et que les manuels scolaires ne soient pas exclus des statistiques nationales du livre.

Mais quelle que soit la définition qui sera finalement adoptée, le livre restera toujours la source inépuisable du savoir humain, la pierre angulaire de la culture.

En fait, si des moyens d'expression nouveaux ont pris dans la vie quotidienne une importance et une utilité considérables, répandant à profusion idées et enseignements, le rôle du livre, dans le monde moderne plus encore que dans l'ancien, reste fondamental, et sa vitalité est plus grande que jamais. C'est à ce rôle qu'est consacré le présent numéro du « Courrier de l'Unesco ».

# Flânerie avec de vieux amis

par Gabrielle Cabrini

1

Le Répertoire International de la Librairie Ancienne, qui classe les livres d'occasion en 58 spécialités et 759 sous-spécialités, groupe plus de 1.100 adresses de libraires établis dans 13 pays. Il s'agit uniquement des commerçants spécialisés adhérant à la L.I.L.A. (Ligue Internationale de la Librairie Ancienne). Mais il y en a beaucoup plus. Un autre annuaire donne des renseignements sur 5.500 libraires d'occasion dans le monde entier (*The A.B. Bookman's Yearbook*). D'après un hebdomadaire spécialisé il existerait un million de titres de livres d'occasion et autant de lecteurs intéressés. Le marché mondial du livre de « seconde main » totalise chaque année des milliards de chiffre d'affaires et provoque un courant constant d'exportations et d'importations (pour autant que les barrières douanières ne s'y opposent pas). En France on estime qu'il s'échange chaque année 40 millions de livres scolaires d'occasion. A Paris, les bouquinistes forment le long de la Seine (surtout près de Notre-Dame) un ruban de « boîtes à livres » où les curieux et les flâneurs viennent fouiller (photos ci-contre). Aussi a-t-on pu dire que la Seine est bordée de livres et de pêcheurs.

Photos © Paul Almsy 1956



Vous êtes-vous quelquefois demandé quelles influences ont déterminé les grandes étapes de votre vie ? Posez-vous cette question et, pour y répondre, remontez jusqu'à vos premières années. Vous constaterez que, bien souvent, ces grandes étapes, ces périodes où tout pour vous a été mis ou remis en cause, sont marquées par l'apparition d'une œuvre, d'un livre, qui ont changé parfois le cours de votre destin. Si, après cela, vous passez de votre cas personnel à celui de vos proches ou des gens qui parlent votre langue et la lisent, vous verrez que pour beaucoup d'entre eux aussi ces œuvres ont été déterminantes, qu'elles restent dans leur existence comme les points de repère d'une exploration, l'encouragement dans une voie déjà choisie, ou l'éveil d'un doute ; quelquefois, comme pour vous peut-être, elles ont constitué l'appel de l'inconnu et vous ont jeté vers de nouveaux horizons.

Mais élargissez votre enquête. Vous connaissez les problèmes qui préoccupent les peuples : économiques, sociaux, politiques, souvent ils sont si graves qu'ils les divisent et les font se regarder en ennemis. Mais saviez-vous que dans une très grande partie du monde où l'on lit, si l'on exclut la presse quotidienne ou les magazines d'actualité, il est un certain nombre de livres qui, depuis des siècles, forment la base même de la pensée ou de la sensibilité des êtres humains ? Leurs auteurs s'appellent



Homère, Dante, Shakespeare, Cervantes, Tolstoï, Victor Hugo... Leur liste est extrêmement longue...

Posez-vous alors une dernière question. Parmi ces ouvrages qui vous ont enchantés ou troublés, qui ont enchanté ou troublé tant de générations, combien ont été pensés, écrits dans la langue qui est votre langue, dans celles où tant de lecteurs les ont lus? Des poètes, des philosophes, des savants ont, depuis des siècles, contribué à faire de vous, de vos compatriotes, des enfants de votre pays, ce qu'ils sont; or combien d'entre eux, s'ils pouvaient revenir, pourraient se douter même que c'est d'eux que l'on parle? que ce sont *leurs* poèmes que tient dans ses mains l'étudiant japonais, *leurs* aventures sur lesquelles rêve l'enfant du Pérou, que ce sont *leurs* doctrines qu'expliquent ces signes étranges qui auraient été pour eux indéchiffrables, mais sur lesquels se penchent tant de lecteurs toujours désireux de mieux comprendre leur pensée?

Les êtres humains sont ainsi faits, que rien de ce qui touche à d'autres êtres humains ne peut les laisser indifférents. Séparés par les langues, divisés par les guerres, par les usages, ils ont toujours désiré savoir ce que pensait, aimait, détestait l'homme qui s'habillait d'une façon si drôle pour lui, qui envahissait son pays et le ravageait, ou qui s'efforçait de lui faire adopter son mode de vie. De

là les traductions. Bien des peuples ont disparu depuis longtemps, les langues de leur expression sont depuis longtemps dites *langues mortes*, et leurs œuvres pourtant, repensées dans de nouveaux idiomes, continuent leur chemin, bien vivant lui, dans la culture du monde.

Les premières traductions que nous connaissions sont des traductions religieuses : traductions de textes sacrés dont le sens devait être absolument préservé et demandait de longues études. Elles furent, plus tard, suivies de textes profanes. Mais peut-on, pour ceux-ci, vraiment parler de traduction? Le traducteur, plus qu'un traducteur à proprement parler, était un adaptateur. Dans la langue que le hasard ou l'étude lui avait fait connaître, sa curiosité cherchait surtout un cadre merveilleux, des costumes, des coutumes qui amuseraient ceux auxquels il voulait les faire connaître. Mais dans ce dépaysement extérieur, l'adaptateur avait toujours soin, inconsciemment ou non, de maintenir les données fondamentales qui permettraient au lecteur de son propre pays de pouvoir s'identifier au roi, au berger, au courtisan, ou à la belle, traîtresse ou fidèle, dont il écoutait les aventures et qu'on lui disait avoir vécu dans un cadre si différent du sien. Ainsi pourrions-nous à peine croire d'où viennent, parfois après un long, long parcours, ces récits qui nous semblent nés dans l'âme de

Suite  
au verso

## Flânerie avec de vieux amis (Suite)

nos compatriotes et définir si parfaitement leur mentalité. Certains voyages de ces textes à travers le monde sont particulièrement curieux.

Prenons l'un des grands livres de l'Inde et son œuvre d'imagination la plus importante : le *Pañcatantra* ou « cinq livres », attribué au brahmane légendaire Visnusarman qui les aurait écrits pour l'éducation d'un roi de l'Inde méridionale, célèbre par sa science et sa puissance, mais affligé de fils ignorants et paresseux. Rédigés entre le II<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, les soixante-dix récits de *Pañcatantra* furent traduits dans presque toutes les langues de l'Inde ancienne et moderne. Le parcours de cet ouvrage en route vers l'occident est multiple et a suivi plusieurs voies ; mais un seul de ses itinéraires suffira à nous faire comprendre ce que pouvaient être les transformations et les adaptations de textes au cours des siècles passés. Traduit en persan vers le VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, il passa du persan à l'arabe vers l'an 750 ; de l'arabe à l'hébreu, au XIII<sup>e</sup> siècle. De l'hébreu, un Juif converti et devenu moine, Jean de Capoue, le traduisit en latin au siècle suivant ; un Espagnol en fit un livre espagnol et, en 1548 et 1552, deux Italiens : Firenzuola et Doni en donnèrent des versions italiennes.

En Europe, l'ensemble fut connu sous le nom de fables de Bidpai (c'est un sage, Bidpai, qui raconte les histoires). Aussi le vieux brahmane, au cours de ces longs voyages, était devenu le « sage Pilpay ». Jean de La Fontaine, le plus célèbre fabuliste français, lut l'ouvrage, en tira non seulement des idées (« J'en dois la plus grande partie à Pilpay », écrivit-il lui-même avec quelque exagération), mais aussi des transpositions.



Un jour le voyage s'arrête. Pilpay a-t-il fini sa course ? Non, le voyage est repris en sens contraire : à travers les traductions, les adaptations, les fables de La Fontaine devenues célèbres dans le monde entier, reviennent vers leur ancienne patrie ; traduites en arabe, en persan, en copte, elles retournent en Inde, où nous trouvons des manuscrits illustrés de miniatures, de ces récits dont un grand nombre étaient partis autrefois de là.

Il en fut de même des grands romans qui enchantèrent tous les peuples du Moyen Age : roman d'Alexandre, roman de Tristan et Yseult, bien d'autres encore. Leur origine est devenue si obscure qu'il est difficile de savoir exactement quel en fut le premier et vrai inventeur.

L'un des livres le plus traduits à la fin du Moyen Age fut, sans aucun doute, *Le Devisement du Monde*, connu aussi sous le nom de *Livre des Merveilles* ou *Million*, du plus grand voyageur connu, le Vénitien Marco Polo ; récit écrit en français, d'un fabuleux et pourtant vrai voyage en Chine, accompli dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage qui devait provoquer en Occident l'obsession des richesses, des trésors de l'« Inde » et de « Cathay », l'empire du grand Khan, fut traduit non seulement dans toutes les langues et dans un temps record, mais encore dans tous les dialectes connus, tels que : génois, provençal, catalan, aragonais, toscan, etc. Détail amusant : ce premier grand « reportage » sur l'Extrême-Orient ne fut traduit et publié en chinois et en japonais que ces toutes dernières années !

Avec les grandes découvertes, une sorte de fièvre de connaître et de traduire déferle sur le monde. Eblouis par les peuples neufs qui surgissent du néant, enchantés par tant de diversité, tandis que trop de guerriers, hélas, détruisent des œuvres irremplaçables, une foule de savants, de moines, s'efforcent de recueillir les trésors littéraires menacés de disparition. Rien qu'au Mexique on établit des dictionnaires de dizaines de langues, on transpose ces langues en caractères latins.

Mais le monde se rétrécit toujours plus devant la soif de connaître des hommes d'Occident ; ce qu'on commence à chercher, c'est ce que sont vraiment les hommes d'ailleurs, ce qu'étaient les hommes d'autrefois. Des collectionneurs : princes, savants, riches commerçants entreprennent de fouiller les couvents, les régions isolées, la terre même,

Suite  
page 11



Les héros des Fables, traduits en persan.



« Les animaux malades de la peste », manuscrit abyssinien.

# DU SAGE PILPAY AU BON LA FONTAINE (et vice-versa)

L'édition 1957 de l'*Index Translationum* nous apprend que, depuis l'édition 1956, les Fables de La Fontaine ont été publiées neuf fois en traduction : en allemand, danois, espagnol, finnois, esperanto, hongrois, polonais, roumain, anglais. Il s'agit naturellement de nouvelles publications, les Fables ayant déjà été traduites dans la plupart des langues du monde. Ainsi, à travers les adaptations et les traductions, ces fables, devenues célèbres dans le monde entier, retournent-elles vers certains pays où le bon fabuliste a puisé son inspiration. Dès la parution de son premier recueil, intitulé trop modestement « Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine », l'auteur place son œuvre sous l'invocation d'Esopé. Il ne cache pas qu'il s'agit de fables antiques qu'il se propose de rendre « nouvelles par quelques traits qui en relèvent le goût ».

Dans le second recueil (1678-79), La Fontaine indique « tout ce qu'il doit à Pilpay, sage indien ». Pilpay est le vieux brahmane qui, dans « Le Livre des Lumières », ouvrage de fables orientales qui datait alors de plus de dix siècles et traduit en français en 1644, tient le rôle de narrateur. Par un curieux retour des choses, le sage Pilpay reprit le chemin de l'Orient, lorsque La Fontaine fut traduit en arabe, en persan, en copte. Il retourna en Inde où des manuscrits illustrent de miniatures ces récits dont un grand nombre étaient partis autrefois de là. Quelles que soient les sources où La Fontaine a puisé, il a recréé un genre et l'a presque réinventé. Il l'a expliqué ainsi (en vers dans l'*Épître à Huet*) : « Mon imitation n'est pas un esclavage. Je ne prends que l'idée et les tours et les lois que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. »



Transposés sous le ciel de l'Inde, voici « Le Meunier, son Fils et l'Ane ». (Collection Feuillet de Conches)

# AUTEURS TRADUITS PLUS DE 100 FOIS (1948-1955)

Le tableau ci-dessous énumère les auteurs dont les œuvres ont été publiées en traduction au moins cent fois depuis huit ans. Les photos illustrant la page opposée représentent les auteurs de cinq pays qui ont été les plus traduits dans

le monde au cours des huit dernières années (par ordre numérique, de gauche à droite). Enfin, en page 10 on trouvera un tableau énumérant les auteurs les plus traduits en 1955 dans les quinze principaux pays traducteurs.

AUTEUR	NATIONALITÉ	TRADUCTIONS PUBLIÉES de 1948 à 1955	EN 1955	
			TRADUCTIONS	PAYS
V. I. Lenine	U.R.S.S.	968	371	14
La Bible	...	887	99	11
J. V. Staline	U.R.S.S.	689	200	12
L. N. Tolstoï	U.R.S.S.	495	105	23
M. Gorki	U.R.S.S.	489	102	19
C. Dickens	Royaume-Uni	443	54	18
J. Verne	France	432	92	16
W. Shakespeare	Royaume-Uni	424	74	22
H. Balzac	France	424	50	19
K. Marx	Allemagne	415	61	12
F. Engels	Allemagne	409	64	14
C. Andersen	Danemark	366	71	22
F. M. Dostoïevski	U.R.S.S.	358	62	18
J. London	U.S.A.	347	55	19
R. L. Stevenson	Royaume-Uni	307	35	13
A. P. Tchekhov	U.R.S.S.	305	66	19
P. Buck	U.S.A.	304	32	17
M. Twain	U.S.A.	303	52	16
S. Zweig	Autriche	290	41	13
A. S. Pouchkine	U.R.S.S.	289	61	17
A. Dumas (père)	France	279	49	18
G. Simenon	Belgique	273	54	12
G. de Maupassant	France	273	40	16
A.-J. Cronin	Royaume-Uni	272	44	14
A. Christie	Royaume-Uni	264	45	13
E. S. Gardner	U.S.A.	261	50	12
W. S. Maugham	Royaume-Uni	258	40	16
I. S. Tourgueniev	U.R.S.S.	251	41	18
J. W. Gœthe	Allemagne	244	32	11
J. et W. Grimm	Allemagne	235	43	13
N. V. Gogol	U.R.S.S.	230	35	14
Platon	Grèce	229	41	16
A. Gide	France	222	22	8
E. Zola	France	218	37	16
J. F. Cooper	U.S.A.	210	30	15
W. Johns	Royaume-Uni	208	21	6
V. Hugo	France	203	37	16
R. Rolland	France	200	27	12
R. Kipling	Royaume-Uni	196	21	11
G. Greene	Royaume-Uni	195	28	12
Z. Grey	U.S.A.	194	33	8
D. Defoe	Royaume-Uni	192	39	15
Mille et une Nuits	Iran	186	28	11
P. Cheyney	Royaume-Uni	180	29	10
Stendhal	France	176	27	14
J. Steinbeck	U.S.A.	174	32	14
Homère	Grèce	172	20	11
E. Wallace	Royaume-Uni	171	30	9
O. Wilde	Royaume-Uni	167	14	6
D. du Maurier	Royaume-Uni	166	21	16
W. Churchill	Royaume-Uni	163	6	6

AUTEUR	NATIONALITÉ	TRADUCTIONS PUBLIÉES de 1948 à 1955	EN 1955	
			TRADUCTIONS	PAYS
H. Fast	U.S.A.	163	32	11
E. Hemingway	U.S.A.	157	35	11
Cervantes	Espagne	154	24	12
Pie XII	...	151	19	10
A. Daudet	France	149	19	11
S. Lagerlöf	Suède	148	20	8
L. Bromfield	U.S.A.	145	20	12
E. R. Burroughs	U.S.A.	145	15	7
L. M. Alcott	U.S.A.	144	13	6
A. Maurois	France	143	21	15
T. Mann	Allemagne	142	29	14
E. A. Poe	U.S.A.	142	19	10
F. Mauriac	France	141	29	11
W. Scott	Royaume-Uni	141	31	15
J. Swift	Royaume-Uni	138	21	11
M. de la Roche	Canada	138	17	7
Molière	France	137	13	11
V. Baum	U.S.A.	137	13	9
G. Flaubert	France	135	19	12
A. France	France	135	14	9
W. Disney	U.S.A.	134	31	6
M. Delly	France	131	24	4
E. Blyton	Royaume-Uni	129	37	9
B. Russel	Royaume-Uni	129	19	11
I. Ehrenbourg	U.R.S.S.	128	30	14
A. N. Tolstoï	U.R.S.S.	126	28	12
E. Queen	U.S.A.	126	20	12
S. Freud	Autriche	124	15	7
M. Brand	U.S.A.	122	9	5
A. S. Makarenko	U.R.S.S.	121	31	9
M. J. Iline	U.R.S.S.	120	14	5
A. Huxley	Royaume-Uni	118	11	7
H. Sienkiewicz	Pologne	116	20	11
A. Conan Doyle	Royaume-Uni	116	20	8
L. Charteris	U.S.A.	116	14	4
R. M. Rilke	Allemagne	115	15	7
G. B. Shaw	Royaume-Uni	111	12	8
Sophocle	Grèce	110	13	6
J. Galsworthy	Royaume-Uni	110	8	6
E. Salgari	Italie	109	22	3
J. Conrad	U.S.A.	109	13	7
E. Caldwell	U.S.A.	108	13	7
J. Dickson Carr	U.S.A.	106	22	11
P. G. Wodehouse	Royaume-Uni	106	13	6
U. Sinclair	U.S.A.	106	11	5
H. Melville	U.S.A.	105	18	10
H. Hesse	Suisse	104	17	7
J. Hilton	Royaume-Uni	101	16	12
St Augustin	Empire romain (Carthage)	100	27	9
Voltaire	France	100	11	9

Tableau dressé par "Le Courrier de l'Unesco".



ÉCRIVAINS  
FRANÇAIS  
LES PLUS  
TRADUITS



J. VERNE



H. DE BALZAC



A. DUMAS PÈRE



G. DE MAUPASSANT



Documentation française  
A. GIDE

ÉCRIVAINS  
RUSSES



L. TOLSTOI



M. GORKI



F. DOSTOIEVSKI



A. TCHEKOV



A. POUCHKINE

ÉCRIVAINS  
ANGLAIS



C. DICKENS



W. SHAKESPEARE



R.-L. STEVENSON



A.-J. CRONIN



A. CHRISTIE

ÉCRIVAINS  
AMÉRICAINS



J. LONDON



P. BUCK



M. TWAIN



E.-S. GARDNER



F. COOPER

ÉCRIVAINS  
ALLEMANDS



W. GÖTTE



LES FRÈRES W.-K. ET J.-L. GRIMM



T. MANN



R.-M. RILKE

# AUTEURS LES PLUS TRADUITS EN 1955 dans quinze pays

FRANCE	TITRES				
1. A. Tchekov .....	12	2. Hans Andersen .....	7	3. F. Dostoïevski .....	8
2. La Bible .....	11	3. Upton Sinclair .....	6	4. Dante .....	7
3. Hans Andersen .....	10	<b>POLOGNE</b>		5. Saint-Augustin .....	7
4. W.E. Johns .....	8	1. Lénine .....	8	<b>U.R.S.S.</b>	
5. M. Gorki et Erle S.Gardner.	7	2. Jack London .....	7	1. Lénine .....	328
<b>ALLEMAGNE</b>		3. Victor Hugo, L. Tolstoï ....	6	2. Staline .....	126
1. La Bible et Edgar Wallace ..	16	4. H. de Balzac, L. Ehrenbourg, Howard Fast, W. Gœthe, J. Tourguéniev .....	4	3. Boulganine .....	71
2. L. Tolstoï et Enid Blyton....	9	<b>PORTUGAL</b>		4. M. Gorki .....	49
3. Daniel Defoe, Zane Grey et S. Teleford .....	8	1. Shakespeare .....	14	5. Khrouchtchev .....	40
4. Robert Louis Stevenson, Pit- tigrilli, S. Lagerlof et G. Bo- mans .....	7	2. Delly, C. de Santander, Mme de Ségur .....	7	Dans le domaine de la littérature, les cinq auteurs arrivant en tête sont russes :	
5. François Mauriac, Hans An- dersen, Lénine et Jean Giono.	6	<b>ESPAGNE</b>		1. M. Gorki .....	49
<b>INDE</b>		1. Emilio Salgari.....	15	2. A. Pouchkine .....	35
1. R. Tagore .....	14	2. G. Simenon .....	13	3. S.D. Nosov.....	27
2. Gandhi .....	11	3. Jules Verne.....	9	4. W. Maïakovski .....	26
3. Lénine .....	8	4. C. Dickens, Zane Grey.....	8	5. L. Tolstoï .....	26
4. M. Gorki .....	7	5. Grimm, Edgar Allen Poe....	7	Une grande proportion des traductions soviétiques concerne des ouvrages traduits du russe en d'autres langues de l'Union.	
5. S.C. Chattopadhyaya .....	6	<b>SUÈDE</b>		Auteurs non russes arrivant en tête :	
<b>ITALIE</b>		1. Edward S. Ellis .....	18	1. Jules Verne.....	20
1. Jules Verne.....	13	2. Enid Blyton, Peter Cheyney, José Mallorqui et Paul Zilsö.	11	2. Theodore Dreiser .....	17
2. C. Dickens .....	12	<b>TCHÉCOSLOVAQUIE</b>		3. Jack London .....	15
3. W. Shakespeare.....	9	1. Jules Verne.....	14	4. Victor Hugo.....	13
4. Mark Twain, Delly .....	7	2. Lénine .....	13	5. H. de Balzac.....	10
5. La Bible, Platon, Dostoïevski, Erle Stanley Gardner, Jack London .....	6	3. M. Gorki .....	7	6. Mark Twain, H. Fast .....	9
<b>JAPON</b>		4. Jack London .....	6	7. Daniel Defoe .....	8
1. S. Maugham, G. de Maupas- sant, L. Tolstoï .....	13	5. Goldoni, W. Maïakovski, A. Pouchkine, L. Tolstoï Mark Twain .....	5	8. Hans Andersen .....	7
2. Hemingway, Hermann Hesse.	11	<b>ROYAUME-UNI</b>		9. C. Dickens, A. Dumas (père), Emilio Rodari .....	6
3. Agatha Christie, F. Dostoïevki	10	1. La Bible .....	6	10. Fenimore Cooper, A. Daudet, E. Zola, Romain Rolland....	5
4. A.J. Cronin, G. Simenon ...	8	2. A. Dumas (père) .....	5	<b>YUGOSLAVIE</b>	
5. John Dickson Carr, Erle Stan- ley Gardner, A. Gide, R. M. Rilke, J. Steinbeck .....	7	3. Hans Andersen, G. Simenon.	4	1. Jules Verne.....	7
<b>PAYS-BAS</b>		4. Dante, F. Dostoïevski, Tho- mas Mann, Alfred de Musset, Ovide, J. Spyri, Staline.....	3	2. A. Dumas (père), Grimm, Mark Twain .....	6
1. La Bible .....	10	<b>ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE</b>		3. Karl May, E.M. Remarque, L. Tolstoï .....	5
		1. La Bible .....	18	4. H. de Balzac.....	4
		2. G. Simenon .....	9		

## PAYS AYANT PUBLIÉ LE PLUS GRAND NOMBRE DE TRADUCTIONS EN 1955

1. U.R.S.S. ....	4.282
2. Allemagne .....	2.056
3. Tchécoslovaquie .....	1.478
4. France .....	1.424
5. Japon .....	1.203
6. Italie .....	1.118
7. Pays-Bas .....	1.104
8. Pologne .....	1.071
9. Suède .....	949
10. Espagne .....	894
11. Etats-Unis .....	818
12. Yougoslavie .....	738
13. Royaume-Uni .....	659
14. Roumanie .....	658
15. Norvège.....	644

## L'INDEX TRANSLATIONUM une mine d'histoire contemporaine

PENDANT des années la Bible a occupé la première place dans la liste des livres les plus fréquemment publiés en traductions. Les statistiques portant sur l'année 1955 montrent qu'il n'en est plus ainsi. Comme l'indique le tableau publié en page 8, la Bible est passée à la seconde place, derrière Lénine. Toutefois, il est intéressant de noter que sur les 371 traductions de Lénine publiées dans 14 pays en 1955, 43 seulement ont paru hors de l'Union Soviétique, les 328 autres étant des traductions publiées en U.R.S.S. en des langues autres que le russe (voir tableau ci-dessus).

Les éléments des tableaux précédents ont été tirés des huit dernières éditions annuelles de l'*Index Translationum : Répertoire International des Traductions* (prix par volume : 3 500 f ; 70/- ; \$ 14). L'*Index* a été publié pour la première fois en 1932 par l'Institut de Coopération Intellectuelle, mais le recensement ne portait alors que sur 6 pays. L'Unesco reprit la publication en 1950, le premier volume énumérant 8 000 traductions publiées en 1948 dans 26 pays. Le dernier volume (n° 8) établit un record car il contient des renseignements sur 24 375 traductions publiées en 1955 dans 51 pays.

L'*Index Translationum*, que l'on a appelé « une mine d'histoire contemporaine », donne, par pays et par genres, la liste des ouvrages traduits parus au cours de l'année recensée, avec indication précise du nom de l'auteur, du titre de l'ouvrage en traduction et en original (chaque fois que la chose est possible), du nom du traducteur, de l'éditeur, etc. Il suffit donc de consulter la série des éditions annuelles de l'*Index* pour savoir si tel ouvrage a été traduit, dans quel pays il l'a été et par qui.

FLANERIE AVEC  
DE VIEUX AMIS

(Suite de la page 6)

# Le lecteur japonais n'ignore rien de la littérature occidentale

pour y découvrir, à côté des statues brisées, les vestiges des grands livres disparus. Francesco Patrizi da Cherso, philosophe italien de la Renaissance, fils de navigateurs et qui, depuis l'âge de dix ans, a couru la Méditerranée, fait de nombreux voyages en Espagne, en Italie du Sud, là où les fouilles restituent des manuscrits du passé; il entretient une correspondance suivie avec ses fournisseurs et attend fiévreusement, de l'île dalmate où il enseigne, les nouvelles des précieuses cargaisons. Le naufrage de l'une d'elles le désespère : il s'accuse d'avoir livré aux hasards de la mer ces biens inestimables. Et que dire du cardinal Bibbiena, autre Italien, auteur de comédies oubliées, qui sur les champs de fouilles, tandis qu'un ouvrier lui tendait un manuscrit grec arraché tout rogné à la terre, fondait en larmes en pensant au bonheur des générations futures qui, dès l'adolescence, compteraient de nouveau dans leur héritage ce texte ignoré pendant des siècles ?...

Des traducteurs de génie s'attachent aux grandes œuvres de l'humanité, de grands écrivains mettent leur gloire à ranimer pour leurs contemporains les textes anciens. En France, Jacques Amyot, en Espagne, Lope de Vega, font des *Vies parallèles* de Plutarque, des chefs-d'œuvre de leur propre langue. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on traduit de l'arabe les *Mille et une Nuits* : la littérature arabe, à son tour, entre dans la littérature de l'Occident. Et la vogue des traductions est si grande que, pour s'assurer le succès, les écrivains feignent de traduire leurs propres livres de langues étrangères...

En lisant ce qui précède, plus d'un lecteur pourrait croire que les habitants de chaque pays connaissent assez bien aujourd'hui l'œuvre littéraire du reste du monde. Il n'en est pas ainsi, hélas ! et si nous consultons l'*Index Translationum* que l'Unesco publie régulièrement et une fois par an, sur les traductions, nous verrons que rien ne justifierait un tel optimisme. Et si nous pouvons être effarés par le nombre d'ouvrages traduits dans tel ou tel pays, il n'est pas dit du tout que les ouvrages de ces mêmes pays jouissent dans les autres d'une sorte de réciprocité. L'exemple le plus frappant est celui du Japon.

Le Japon compte parmi les pays où l'on lit le plus. L'ensemble des quotidiens, qui comportent beaucoup plus de pages que ceux qu'on publie en France, tire à environ 16 millions d'exemplaires. Les traductions de langues étrangères atteignent, d'après les statistiques, 2 360 ouvrages en tout pour les années 1953-1954, 1 203 pour 1955. Ce chiffre, quoique très élevé, n'est pas exceptionnel en soi si on le compare à ceux de l'Allemagne (2 473 et 2 056), de l'Italie (2 336 et 1 118), de la Yougoslavie (1 408 et 738), de la France (2 674 et 1 424).

Or, là où le cas du Japon est à peu près unique, c'est dans le choix des ouvrages. On a, en lisant les titres des livres traduits, une sorte de vertige : l'impression qu'aucun grand écrivain, qu'aucun penseur, aucun poète qui compte n'a échappé à l'investigation des traducteurs. De tous les temps et de tous les pays : sorte de grand tableau de la culture humaine, de son histoire, de ses sciences, de sa politique, de sa poésie, la traduction japonaise couvre tout. Les grands romans-fleuves s'y retrouvent aussi tous : anciens ou modernes, appartenant parfois aux littératures occidentales les moins connues des occidentaux parce qu'écrits dans des langues de petite expansion et, chose frappante, la poésie surtout. Nous avons relevé le nom des plus grands poètes anciens ou modernes sans en exclure, parmi les morts : Eluard, Mallarmé, Keats et ainsi de suite, jusqu'à Homère ; les derniers *best sellers* d'Europe ou d'Amérique, les livres d'his-

toriens parmi lesquels certains assez oubliés aujourd'hui, tels Guizot et, naturellement, tout Victor Hugo dont de nombreuses éditions de *Notre-Dame de Paris*.

On a ainsi l'impression que le lecteur japonais, de J.-P. Sartre à Agatha Christie, du philosophe et des controverses qu'il suscite, du succès de librairie d'une étudiante française de 18 ans, jusqu'aux remous du roman de terreur, n'ignore rien de la civilisation occidentale ni de la façon dont cette littérature occidentale le voit, lui, homme de l'Extrême-Orient, et quelle place elle lui donne dans le monde, ni celle qu'elle refusait de lui donner lorsqu'elle croyait que la planète était posée comme une demi-boule sur la surface de l'eau.

Or, que voyons-nous en contrepartie d'un effort si grand ? A peine avons-nous pu relever, dans la traduction mondiale, quelques maigres titres japonais dont deux au moins extraits de deux scénarios de cinéma célèbres : *Rashomon* et les *Portes de l'Enfer* et présentés comme tels. L'Allemagne a traduit, en un texte abrégé, d'ailleurs, le grand roman japonais *Genji Monogatari*. « C'est un roman-fleuve !... » diront bien des éditeurs.

Mais les Japonais ont bien traduit, eux, tous les romans-fleuves y compris *A la Recherche du temps perdu*, *Les Thibault*, *Les Hommes de bonne volonté*, de Marcel Proust, Roger Martin du Gard, Jules Romains, pour ne parler que des français et des plus récents. Un éditeur anglais de 1928 à 1933, publia la traduction complète, assurée par A. Waley, du chef-d'œuvre de la littérature psychologique japonaise, en six volumes sous les titres alléchants de : *The Tale of Genji*, *The Sacred Tree*, *A Wreath of Cloud*, *Blue Trousers*, *The Lady of the Boat*, *The Bridge of Dreams*, dont les deux derniers furent retraduits en italien aussitôt la guerre finie. Lorsque la traduction monumentale parut, elle fut accueillie, dans les pays d'occident comme un événement littéraire, et elle connut un grand succès auprès du public. Un grand programme de traductions intégrales fut commencé dans de nombreux pays mais interrompu par la guerre. Certes, la traduction de langues aussi différentes pose de grands problèmes ; il n'en reste pas moins qu'ils devraient pouvoir être surmontés, des traductions reconnues par-

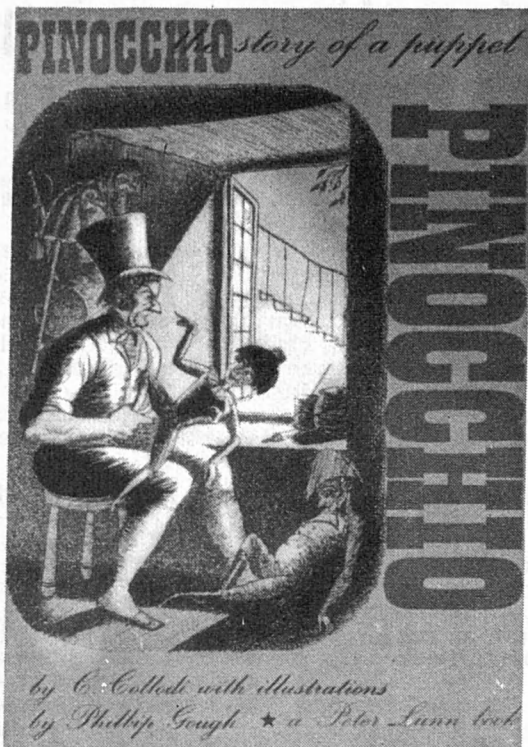
faites pouvant fort bien aider des traductions en d'autres langues comme premier pas vers des traductions directes.

L'un des pays les plus petits par le nombre de ses habitants et qui présente l'éclectisme littéraire le plus grand, après le Japon, est Israël où 1 070 traductions sont relevées par l'*Index* dans son avant-dernier numéro, le n° 7 le n° 8 ne comportant malheureusement pas de statistiques concernant ce pays. Là aussi, non seulement nous trouvons les chefs-d'œuvre classiques tels que ceux en langue arabe, persane, mais aussi ceux des langues peu courantes et des pays plus éloignés.

Certes, il est bien des raisons à ce déséquilibre entre traductions des différents pays, mais il semble qu'on ait peut-être tendance, dans les pays aux grandes langues internationales, à se cantonner au plus facile, et en France où les statistiques nous donnent 1 424 volumes traduits en 1955, si l'on exclut les grands textes classiques, on trouve une prédominance marquée des littératures anglo-saxonnes. Les enfants de presque tous les pays lisent *Alice au Pays des merveilles*, *Les Contes d'Andersen*, *Pinocchio*, pourquoi devenus adultes n'aimeraient-ils pas ce qui ne manquerait pas de les séduire et d'élargir leur horizon ?



© Bibliothèque Nationale, Paris  
Sophronius Hieronymus (St. Jérôme),  
premier des grands traducteurs  
du monde chrétien, par Rembrandt



Traduction de *Pinocchio*, de Carlo Collodi, publiée à Londres.

## Dans la course aux traductions

# AGATHA CHRISTIE ET PETER CHEYNEY BATTENT DANTE ET CERVANTES

2

CHACQUE année devant le volume de l'*Index Translationum* — aux proportions de plus en plus imposantes — on a envie de se demander : qu'est-ce que les gens aiment le plus lire dans le monde de ce qui n'appartient pas à la langue de leur propre expression ? Leurs goûts varient-ils beaucoup ? Y a-t-il des ouvrages qui, brusquement, s'imposent d'une littérature aux autres ? ou bien leur faveur suit-elle un rythme régulier ? Pour pouvoir répondre à peu près honnêtement à ces questions il nous faudra exclure de cette petite enquête ces livres que les gens ne lisent pas forcément par goût, mais par nécessité ou par devoir ; nécessité ou devoir religieux, didactique, politique, scientifique.

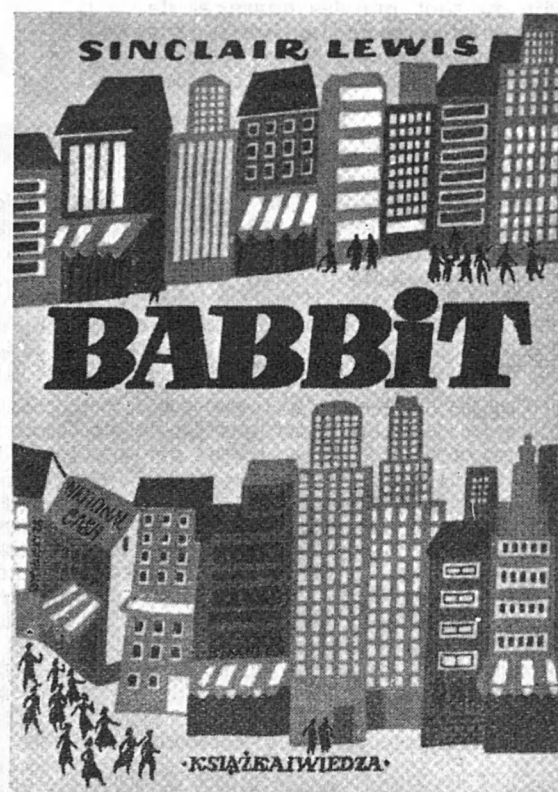
Il est évident qu'on ne pourra jamais affirmer que les livres que les enfants aiment le plus sont ceux de grammaire et d'arithmétique, quoiqu'il s'en imprime, dans tous les pays où l'enseignement est obligatoire et effectif, presque autant qu'il y a d'enfants. De même il serait hasardeux d'affirmer que la Bible, dont le nombre de traductions est énorme, soit lue entièrement par choix ; elle l'est aussi pour satisfaire un impératif religieux. De même les ouvrages de doctrine politique, tels ceux de Karl Marx ou de Lénine, sont sans cesse réimprimés dans certains pays, parce qu'ils s'y trouvent à la base de l'enseignement politique. Et tel ouvrage de science très important, s'il est traduit dans presque toutes les langues, l'est surtout parce qu'il répond à une nécessité, un livre équivalent n'existant pas et se révélant indispensable.

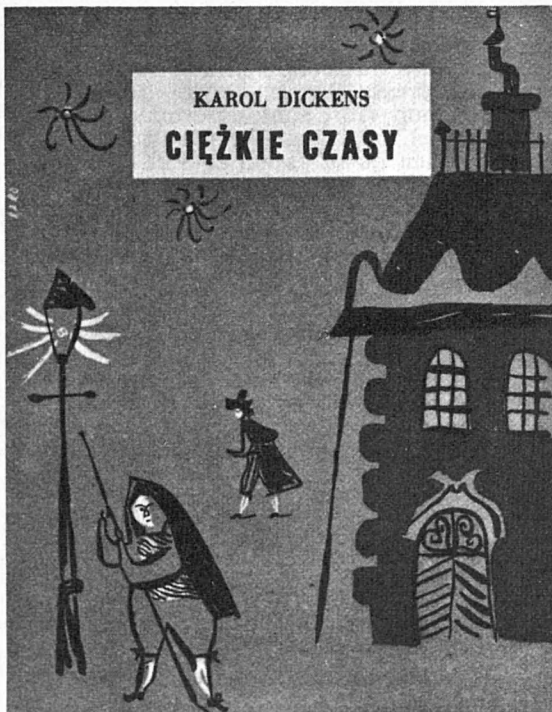
Il n'en est pas de même pour la littérature pure, cette littérature à laquelle les braves gens qui ont donné un chiffre à tous les genres d'ouvrages qui paraissent ont attribué le chiffre 8 pour les classer dans toutes les grandes bibliothèques du monde, grâce à un même système dit décimal universel. Le chiffre 8, aussi bien dans la Bibliothèque du Congrès de Washington, qu'à la Bibliothèque Nationale de Paris, ou dans celle de Tokyo, s'applique aux livres dits littéraires, ces œuvres que de tout temps les hommes ont écrites pour se divertir, pour oublier ou pour qu'on n'oublie pas.

D'importantes études comparatives concernant les traductions à travers le monde ayant été faites par l'Unesco, nous pouvons en voir les conclusions, non seulement dans l'*Index Translationum*, mais aussi dans *Production de livres 1937-1954 et traduction 1950-1954*, qui vient de paraître. C'est ainsi que nous pourrions nous guider dans ce dédale sans risquer de donner à des chiffres, certainement exacts, une valeur absolue que, certainement aussi, ils ne peuvent avoir. Par exemple, pour l'année 1954, l'U.R.S.S. a indiqué comme nombre de traductions (s'étendant d'ailleurs sur plusieurs années), le chiffre 776. Or, il nous faut bien constater que ce chiffre n'a pas le même sens

que s'il était donné par la France ou l'Allemagne ou un autre pays à grande langue que l'ensemble de la population parle et lit, presque exclusivement. En effet, le grand nombre de langues de l'U.R.S.S. fait que, sur le chiffre 776 du total des traductions, 328 l'ont été du russe dans les multiples langues des républiques socialistes soviétiques. Donc, 448 traductions viennent réellement de pays étrangers au monde russe. Un autre exemple intéressant nous est fourni par la Grèce dont la bibliographie donne, pour l'année 1955, 358 traductions, dont 260 de littérature. Cependant, sur ce chiffre, 49 ont été traduites du grec classique et ce chiffre est bien supérieur à celui donné par les autres pays, les Grecs ne se lassant pas, et avec raison,

Couverture d'une édition polonaise du *Babbitt* de Sinclair Lewis.





*Hard Times (Les temps difficiles)* de Charles Dickens, traduit en polonais.

de vivre dans la fréquentation des admirables chefs-d'œuvre d'un passé toujours vivant. En France, au cours de la même année, on compte 1 452 traductions, dont 861 de littérature, mais toutes originaires de pays autres que la France.

Un autre facteur important, dont on aimerait pouvoir tenir compte, est celui des premières traductions ou traductions originales et des rééditions de traductions. Statistique difficile à isoler cependant de l'ensemble de la production littéraire. Et s'il est très facile de le savoir pour les ouvrages récents, cela est encore presque impossible lorsqu'il s'agit d'ouvrages du passé.

Il nous faut remarquer aussi, pour les œuvres du passé, le nombre de traductions dans une même langue. Un livre dont l'auteur n'est pas mort depuis assez longtemps pour que son œuvre soit tombée dans le domaine public ne peut, en général, être traduit et publié que par un seul éditeur dans chaque pays, lequel s'en assure l'exclusivité. Dès que ce même ouvrage est tombé dans le domaine public on peut voir dans chaque pays où il est lu, les traductions et présentations différentes se succéder ou être présentées simultanément par divers éditeurs, ce qui vient aussitôt changer les données. Ainsi une même tragédie de Shakespeare sera-t-elle traduite simultanément par dix éditeurs en Italie, par exemple, alors qu'un roman de Thomas Mann, le grand romancier allemand mort depuis peu, ne le sera que par un seul éditeur qui aura sur cet ouvrage un droit d'exclusivité pendant cinquante ans.

### La première femme à l'arrivée et le premier auteur vivant : Pearl Buck

ENFIN, lorsqu'on se livre au jeu passionnant de l'auteur le plus lu, il ne faut pas perdre de vue que les chiffres donnés pour une année devraient toujours être examinés à la lumière de ceux des années précédentes. Il arrive, en effet, que la vogue d'un auteur dont les éditions se succèdent pendant plusieurs années, paraisse, d'après les statistiques de la traduction, soudain en régression. Est-il moins lu ? Souvent, ce n'est pas le cas, bien au contraire, mais les éditeurs, misant précisément sur une grosse vente, ont tiré ses œuvres à un très grand nombre d'exemplaires, diminuant ainsi les frais généraux d'édition, et le marché étant momentanément saturé, les rééditions subissent un temps d'arrêt.

Si l'on pouvait voir la traduction des chefs-d'œuvre littéraires de l'humanité un peu à la manière d'une course de chevaux de race ou de voitures de marque, où chaque nouvelle langue qu'ils abordent ferait figure d'obstacles victorieusement franchis, quels seraient, pour 1955, les grands gagnants ?

Les dominant tous par le nombre des ouvrages traduits et par la diversité des langues dans lesquelles il continue sa course, véritable géant des Lettres, on peut placer Léon Tolstoï. Il ne cesse, depuis 1948, de tenir la tête du peloton qui arrive premier. Aucun romancier ou poète du présent ou du passé qui, en 1955, puisse lutter avec l'auteur de *La Guerre et la Paix*. Traduit en 23 pays, lu du Japon au Brésil, en passant par l'Inde et l'Indonésie, en éditions complètes ou abrégées, on le retrouve toujours. A une encolure, diraient les amateurs de courses de chevaux (à une roue diraient les passionnés de courses automobiles), deux *ex æquo*, traduits en 22 pays : le créateur d'êtres angéliques et de monstres : William Shakespeare, le plus puissant génie dramatique des temps modernes et Christian Andersen, le père de la petite sirène et du vilain petit canard, pour lequel tant d'adultes gardent la tendresse qu'ils lui ont vouée enfants.

Un peu en arrière derrière eux, voici un peloton de quatre : deux Russes, un Français, un Américain : Maxime Gorki et Anton Tchekov, Honoré de Balzac et Jack London. Tous quatre ont, en 1955, été traduits en 19 langues. Mais Tchekov paraît bien, des quatre, être celui qui, depuis la fin de la guerre, a le plus amélioré ses positions et dont le plus d'ouvrages nouveaux ont été traduits.

Tout de suite derrière eux, encore un groupe de quatre avec 18 pays : encore deux Russes, un Anglais, un Français : Dostoïevski et Tourgueniev, Charles Dickens, Alexandre Dumas père. A la vérité, aucun d'eux n'est un nouveau gagnant, et il y a bien longtemps que les *Frères Karamazov*, *David Copperfield*, *Père et Enfant*, ont commencé leur course hors des frontières de leur patrie. Quant aux *Trois mousquetaires*, on peut affirmer que d'aventures en coups d'épée, ils se sont depuis longtemps poussés en Afrique, en Asie, et dans toute l'Amérique.

Et voici la première femme et le premier auteur vivant de la course : Pearl Buck, une Américaine : elle vient sur le même rang qu'un prodigieux poète et conteur, russe toujours, Pouchkine traduit comme elle en 17 pays. Après eux, voici la foule compacte de 8 arrivants, traduits en 16 pays. Jules Verne, Mark Twain, G. de Maupassant, Platon, Victor Hugo, Emile Zola, Somerset Maugham, Daphne du Maurier (cités ici sans ordre). Mais à quoi bon continuer une énumération qui risquerait de devenir oiseuse ? On trouvera dans le numéro de l'*Index Translationum* pour l'année 1955, qui vient juste de paraître, la possibilité de mille

Suite  
au  
verso

Le titre italien de l'œuvre de Hemingway *The Sun also rises* (*Le soleil se lève aussi*) est *Fiesta*.



# LA COURSE AUX TRADUCTIONS

(Suite)

Le génie ne se mesure évidemment pas au nombre de traductions, et il serait absurde, alors que Dante, Homère et Cervantes ont presque figure de vaincus, de tirer d'une simple statistique des conclusions autres que celles qu'elles peuvent avoir. Aussi, changeant un peu les données et en sachant bien que c'est là encore une sorte de jeu puisque le génie ne se mesure pas non plus au nombre d'œuvres, nous avons voulu savoir combien, dans les pays où ils ont été traduits, on a, en un an, imprimé d'œuvres des grands gagnants de 1955. Tolstoï domine là encore avec 105 titres, Gorki en a 102; l'inoubliable Jules Verne, en dépit des découvertes prodigieuses de la science, vient en troisième avec 92 titres. Shakespeare en offre 74 (signalons que *Jules César* et *Le Songe d'une nuit d'été* ont fait depuis peu leur apparition en langue indonésienne); Andersen le suit avec 71 titres, Tchekov avec 66. Dostoïevski avec 62, et Pouchkine avec 61. Nous avons ensuite Jack London, l'ami des hors-la-loi, des déserts glacés et des bêtes sauvages, qui arrive neuvième avec 55 titres. Mark Twain le suit avec 52. Balzac en présente 50, Alexandre Dumas 49. Et voici les *ex æquo* des titres : Platon et Tourgueniev viennent treizièmes avec 41, Guy de Maupassant et Somerset Maugham avec 40, Victor Hugo, Emile Zola ont eu les honneurs de 37 titres, Pearl Buck de 32 et Daphne de Maurier de 21. Il n'y a pas de doute, les grands vainqueurs de la traduction sont bien les Russes.

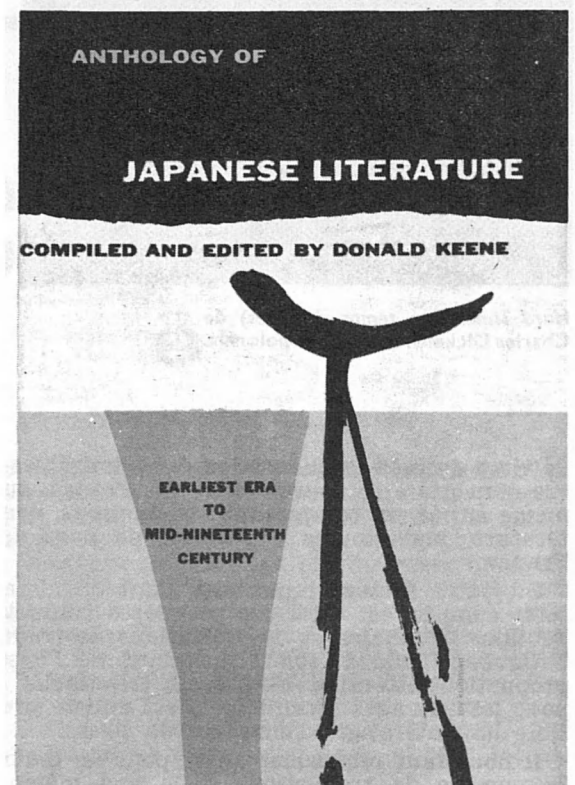
Comme on a pu le constater par cette brève enquête, la littérature qui, depuis bien longtemps déjà, a profondément marqué la jeunesse et les adultes, la littérature dite d'aventures (avec ses variantes de cape et d'épée, d'anticipation, de chevalerie et de dépaysement) vient en bonne place. Romans dont les héros tiennent à la fois du justicier et du bandit, du hors-la-loi teinté de romantisme, auxquels la vague des *westerns* redonne sans cesse une vie nouvelle, leur action se place presque toujours dans des cadres exceptionnels : étendues glacées de l'extrême Nord, forêt vierge, déserts brûlants, îles perdues, quand ce n'est pas... la lune, ils ne cèdent pas. Qui sait ce qui attend pour les années à venir comme tirages de librairie dans le monde entier, le nouveau conquérant Davy Crockett ?

Signalons après les Jack London, les Olivier Curwood, les Fenimore Cooper, si typiquement américains, un nouveau venu du genre, et qui a conquis le public de langue espagnole : José Mallorqué dont la série du *Coyote* commence sa course dans quatre pays du Nord de l'Europe, qui le traduisent déjà largement : Danemark, Finlande, Norvège et Suède. Est-ce l'attrait de l'extrême dépaysement qui joue ? Qui peut savoir...

Mais il est une autre forme de littérature plus redoutable : elle monte à l'assaut des positions du roman d'aventure, et ses chefs de file sont traduits plus que Dante, que Sophocle, que Cervantes : nous voulons parler du roman

policier, auquel toute une partie des lecteurs, dans le monde entier, refuse le titre de « littérature », et que l'autre partie des lecteurs du monde trouve souvent seul à son goût. Les maîtres : Conan Doyle (traduit en 8 pays en 1955), Simenon (12), sont désormais dépassés par les nouveaux venus : Agatha Christie (traduite en 13 pays avec 10 titres rien qu'au Japon et 3 en Espagne), Peter Cheyney, traduit en 9 pays, pour ne citer que quelques-uns des plus grands succès actuels. Détail curieux : en Thaïlande, sur les six titres de traductions littéraires que comporte la bibliographie de 1955, trois sont des romans policiers de la série *Sherlock Holmes*, de Conan Doyle.

Où s'arrêtera ce genre de roman, appelé d'abord noir puis blème, puis... mais comment s'appelle-t-il dans chaque pays ? Devant son succès toujours en progression,



**DES ŒUVRES MAITRESSES** d'une civilisation attendent depuis des siècles les traducteurs qui les révéleraient au reste de l'humanité. Il y a là un immense travail à accomplir, auquel l'Unesco apporte la contribution de sa Collection d'œuvres représentatives, entreprise en 1948. Son but est de faire entrer dans le circuit commercial des ouvrages essentiels dont un éditeur privé hésiterait cependant à entreprendre la traduction, soit en raison de la difficulté et du coût de celle-ci, soit à cause des limites ou de la lenteur de la vente. A l'heure actuelle les traductions entreprises ou déjà publiées sous les auspices de l'Unesco sont faites en cinq langues : anglais, arabe, espagnol, français et persan. Elles portent sur des ouvrages appartenant à vingt-cinq littératures différentes. Une trentaine de volumes ont paru, soixante-dix autres sont en préparation. Voici la jaquette de la couverture d'une *Anthologie de la littérature japonaise*, publiée dans la série japonaise de la Collection Unesco. Le « *Courrier de l'Unesco* » consacra à cette collection une place importante dans un de ses prochains numéros.

nous avons cherché, par sympathie pour les précurseurs, le destin actuel d'Eugène Sue et de Ponson du Terrail qui furent, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi les auteurs le plus traduits, et eurent tant d'émules et d'imitateurs. Nous avons constaté que le Brésil, la Norvège, le Portugal et la Yougoslavie sont restés fidèles au second et traduisent encore ses romans, alors que la Finlande et la Norvège encore, n'ont pas abandonné le père des *Mystères de Paris*.

Quelle peut être l'influence du film sur les traductions ? Importante, disent les libraires qui assurent voir augmenter la vente d'un grand livre chaque fois qu'un film à succès le porte à l'écran. Les plus pures œuvres seront-elles désormais redevables à la transformation que le cinéma leur fait subir, d'un nombre accru d'admirateurs ?

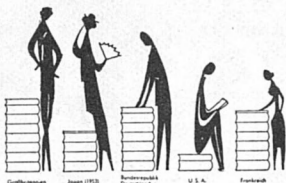


Couverture d'une traduction allemande (publiée à Zurich, en Suisse) de l'œuvre de H.G. Wells *Mind at the end of its Tether* (A la limite des possibilités de l'esprit).

# Latitudes et Longitudes

## 25 millions de nouveaux lecteurs par an

Autrefois, une très petite fraction seulement de la population du globe savait lire, ainsi les livres n'atteignaient-ils qu'un public extrêmement limité. Aujourd'hui, le nombre de gens sachant lire augmente rapidement; chaque année, 25 millions d'individus, dont la plupart ont déjà atteint l'âge adulte, apprennent à lire. Le nombre total des personnes sachant lire est d'environ un milliard trois cent millions, ce qui représente la moitié de la population mondiale. Par combien d'entre elles la lecture est-elle régulièrement pratiquée? Dans certains



pays occidentaux, on estime que, malgré la concurrence du cinéma, de la radio et de la télévision, 60 % environ des personnes sachant lire, lisent régulièrement des livres. (Unesco.)

## 45 millions de Français : 45 milliards de Fr de livres

Une enquête menée en 1955 par l'Institut français d'opinion publique indique les points suivants : 1) Les Français lisent plus de livres que les Anglais et les Américains (62 % des Français ont déclaré qu'ils lisaient effectivement des livres, contre 45 % des Anglais et 38 % des Américains); 2) Ils préfèrent de loin les romans à toute autre forme d'ouvrages (les femmes en lisent encore plus que les hommes, toutefois les hommes reviennent en tête quand il s'agit des romans policiers); 3) Parmi ces romans, les Français préfèrent les ouvrages où les qualités d'observation l'emportent sur l'imagination; 4) Ils s'intéressent autant aux classiques qu'aux nouveautés; 5) La majorité n'a aucune idée



préconçue contre les traductions d'ouvrages étrangers; 6) Les différences de goût sont pratiquement nulles entre lecteurs jeunes et âgés.

Ce point de vue est celui des lecteurs français. Voici maintenant celui des spécialistes, tel que vient de l'exprimer le Syndicat des éditeurs français : En 1955, les éditeurs français ont vendu aux libraires des livres pour un montant de 30 milliards de francs. Si l'on ajoute à ce chiffre la valeur des marges bénéficiaires on en déduit que les Français ont acheté pour environ 45

milliards de francs de livres, soit au moins 1 000 Fr. par habitant.

Le Syndicat des éditeurs français indique en outre que la France se maintient depuis 1946 pratiquement au deuxième rang de la « consommation » de livres par habitant,



derrière les Etats-Unis et *ex æquo* avec la Grande-Bretagne.

(Institut français d'opinion publique - Syndicat des éditeurs français.)

## Paul de Kock se vendait plus que Balzac

Le plus gros succès de vente de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, a été enregistré par *Céline ou l'Enfant du Mystère*, du romancier populaire Ducray-Duminil (bien oublié aujourd'hui), avec 1 200 000 exemplaires. Par ailleurs, Mme Cottin se vendait plus que Mme de Stael; Paul de Kock et Frédéric Soulié plus que Balzac. Au siècle précédent, Rousseau gagnait moins d'argent avec ses livres qu'en copiant de la musique (« L'Aurore », Paris.)



## Shakespeare en esperanto

De grandes œuvres littéraires peuvent être lues en esperanto. *Hamlet (Hamleto)* a été traduit par Ludwig Zamenhof, le Polonais qui fonda l'esperanto. Les autres œuvres traduites de Shakespeare comprennent *Le Roi Lear (La Regô Lear)*, *Le Songe d'une Nuit d'Eté (Songô de someromezza Nokto)* et *Le Marchand de Venise (La Venecia Komercesto)*. Non seulement la Bible, mais des éditions séparées des Psaumes, ont été publiées en esperanto. (Bookmen's Bedlam.)

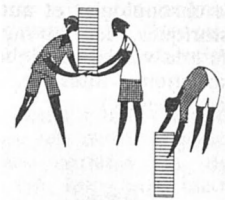
## A la conquête du public étranger

Afin de favoriser la traduction et la publication à l'étranger d'œuvres littéraires norvégiennes, la Société des Auteurs norvégiens a mis au point un programme de traduction en anglais de chapitres spécimens de romans norvégiens destinés aux éditeurs étrangers. Hans Heiberg, président de la Société des Auteurs, estime que dans la plupart des maisons d'édition, les lecteurs « ignorent les langues scandinaves, et

que les ouvrages d'auteurs scandinaves sont écartés sans même avoir été ouverts ». Jusqu'à présent, le choix des œuvres méritant d'être traduites s'est fait d'une façon arbitraire et n'a pas pu refléter les principaux courants de la littérature norvégienne contemporaine. (Unesco.)

## Recette pour la culture

On dit en Chine que les personnes cultivées ont sept occupations essentielles : les livres, la peinture, la musique, le jeu d'échecs, la poésie, le vin et les fleurs. A l'égard des livres, deux attitudes générales sont à mentionner; la première est celle du respect pour le mot imprimé. Une personne peut habituellement triompher dans une discussion en citant un passage d'un livre



bien connu, par exemple les classiques confucéens. La seconde attitude est celle d'un scepticisme raisonnable. Elle est bien illustrée par une remarque attribuée à Mencius : « Si vous aviez une entière confiance dans les livres, il vaudrait mieux ne pas avoir de livres du tout. » (Unesco.)

## Un sanctuaire pour un livre

Au 30 juin 1954, la Bibliothèque du Congrès, à Washington, possédait 10 155 307 livres et brochures, ainsi que 14 282 594 manuscrits, lettres et documents écrits. Par contre, en Inde existe une bibliothèque qui ne possède qu'un seul ouvrage. Construit à Amritsar, en marbre précieux, feuillets d'or et de cuivre, ce sanctuaire contient le livre sacré des Sikhs. (Bookmen's Bedlam.)

## 100 km de livres

Personne ne connaît le nombre exact des livres qui se trouvent dans la bibliothèque



du British Museum de Londres, mais le bibliothécaire principal pense qu'il y en a environ cinq millions, sur les 100 km de rayons du bâtiment. Un catalogue global a été entrepris en 1931, mais après vingt-cinq ans de travail, les experts estimaient qu'il faudrait au moins 82 ans de plus pour le terminer. Au rythme actuel, le catalogue complet sera prêt en 2036 et comportera 200 volumes. Les rayons

Suite  
au verso

# Latitudes et Longitudes

(Suite)

de la bibliothèque s'étaleront alors sur une longueur totale de 130 km. (Unesco.)

## Toute l'Asie dans un volume

Des recherches menées dans 75 grandes bibliothèques de 16 pays d'Asie ont abouti à un ouvrage de bibliographie particulièrement utile au moment où la connaissance de l'Orient suscite partout un intérêt accru. Ce « répertoire des ouvrages de référence publiés en Asie » (Unesco, Paris, 500 fr. ; \$2. ; 10/6) que fait paraître l'Unesco, est dû à P. K. Garde, bibliothécaire de la Commission économique des Nations Unies pour l'Asie et l'Extrême-Orient. Il groupe les titres des encyclopédies, des dictionnaires linguistiques ou techniques, des recueils de bibliographie, des guides de voyage, des atlas et dictionnaires géographiques, des chronologies et autres recueils de faits historiques, des ouvrages de référence relatifs à la vie économique et sociale, religieuse, artistique, littéraire, scientifique et technique. (Unesco.)



## Bibliothèques « multimillionnaires »

Outre la bibliothèque du British Museum, celles dont les collections totalisent un million de livres ou plus sont notamment : la Bibliothèque Nationale de Paris (6 millions) ; la « Effentliche Wissenschaftliche Bibliothek » de Berlin (près de 3 millions) ; la « Nationalbibliothek » de Vienne (un million et demi) ; la Bibliothèque Royale de Bruxelles (2 millions) ; celle de la Diète Nationale de Tokio (3 500 000) ; la Bibliothèque du Congrès de Washington (plus de 10 millions) ; la Bibliothèque Publique de New York (6 millions) ; la Bibliothèque d'Etat Lénine, à Moscou (qui contient, dit-on, 15 millions de volumes) ; la Bibliothèque Publique de Leningrad (10 millions) ; la Bibliothèque Académique des Sciences de l'U.R.S.S. (8 millions). (Unesco.)

## Versions sténographiques

L'écriture abrégée existe depuis les temps reculés de l'Égypte ancienne. Parmi les premiers chrétiens, saint Augustin et saint Jérôme employaient un corps de sténographes. Entre les années 1600 et 1700, plus de 200 systèmes de sténographie furent publiés. Aujourd'hui, les œuvres de la littérature ont été adaptées dans le

monde entier à cinquante écritures sténographiques existantes et reconnues. Parmi ces œuvres, la Bible tient la première place. Trente-six Bibles et Nouveaux Testaments — sténographiés — figurent au fichier de la Bibliothèque publique de New York. (Bookmen's Bedlam.)



## Les bibliothèques soviétiques et les échanges de livres

Les bibliothèques soviétiques ont grandement étendu leurs échanges de livres, de journaux et autres publications. Durant l'année 1955, la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. a envoyé à l'étranger un total de 257 342 livres et elle en a reçu 121 198 en contrepartie. Ces échanges sont pratiqués avec 1 600 institutions scientifiques dans 79 pays. (Unesco.)

## Comment vivent les autres

Des « bibliothèques » contenant 42 livres qui décrivent les divers aspects de la vie dans 27 pays, et adaptés aux besoins d'enfants de moins de 12 ou 13 ans, ont été envoyées à plusieurs écoles rurales des États-Unis par la Croix-Rouge américaine pour la Jeunesse, en collaboration avec



l'Association Nationale de l'Éducation des États-Unis. Il ne s'agit pas de manuels scolaires, mais de livres destinés à distraire les jeunes et à stimuler leur intérêt pour la vie menée dans d'autres régions du monde. Grâce aux dons des membres de la « Junior Red Cross » — qui ont permis d'acheter ces livres — on espère, au cours des prochaines années, envoyer ces bibliothèques à quelque 1 500 écoles rurales. (Unesco.)

## Un poème-fléuve

La Bibliothèque Bodleian, d'Oxford (Grande-Bretagne), possède le plus long poème occidental — plus de 68 000 lignes. Écrit en 1610 par Robert Barret, il est intitulé : *The Sacred War, an History conteynyng the Christian Conquest of the Holy Land from 568 till 1588: Reduced into a Poem Epique* (La guerre sacrée, histoire contenant la conquête de la Terre Sainte par les Chrétiens de 568 à 1588 : résumée dans un poème épique). Les Croisades y sont évoquées en quatrains rimés. D'autres bardes pâlisent à côté de pareille envolée poétique : *L'Illiade*, d'Homère (15 773 li-

gnes) et *l'Odyssee* (12 107) ; la *Divine Comédie*, de Dante (14 533) ; le *Paradis Perdu*, de Milton (10 565). (Bookmen's Bedlam.)

## Ce que lisent les Parisiens

En 1955, les 77 bibliothèques municipales de Paris ont prêté à leurs lecteurs à domicile 3 064 864 livres, soit sensiblement un livre par habitant et par an si on compare le nombre de livres à la population de la capitale (en réalité, une partie seulement des Parisiens utilisent les bibliothèques municipales). Le plus fort pourcentage de prêts a été enregistré dans le 5<sup>e</sup> arrondissement (169 livres pour 100 habitants) où les étudiants sont en majorité. Le chiffre total des prêts ne cesse d'augmenter ; il était de 2 336 269 en 1948 et de 2 921 059 en 1952. L'influence de la saison sur la lecture est montrée par les graphiques, qui déclinent régulièrement de mars à août, pour remonter de septembre à novembre.



Les lecteurs des bibliothèques municipales appartiennent aux milieux les plus variés. Sur quelques centaines de lecteurs d'un arrondissement représentatif, un tiers environ sont des écoliers et des étudiants ; viennent ensuite, dans l'ordre, les ménagères et retraités (sans profession), les employés de commerce, les ouvriers, les membres des professions libérales, les fonctionnaires, le personnel de maîtrise (usines), les artisans et les commerçants.

Sur 6 000 lecteurs d'un autre arrondissement, 1 500 ont entre 16 et 23 ans, 3 500 entre 23 et 60 ans, 1 000 ont plus de 60 ans. Sur ce nombre de 6 000 on compte 1 128 étudiants.

La répartition est différente selon les quartiers, les commerçants et artisans, professeurs, architectes et artistes, les ouvriers occupant des places plus ou moins importantes dans l'échelle statistique. Cette diversité prouve l'intérêt que les bibliothèques municipales suscitent dans tous les milieux.

Le genre de livres prêtés diffère également d'un quartier à l'autre. Les romans



sont naturellement les plus recherchés. Si les bons romanciers populaires (Balzac, Zola, Jules Verne, A. Dumas, etc.) ont toujours autant de succès, un grand nombre de lecteurs demandent des ouvrages de littérature moderne (Romain Rolland, Jules Romains, Gide, Duhamel, Colette, Mauriac, Valéry, Claudel, Sartre, Violar, etc.). Les voyages, l'histoire, les biographies se partagent les faveurs du public. La

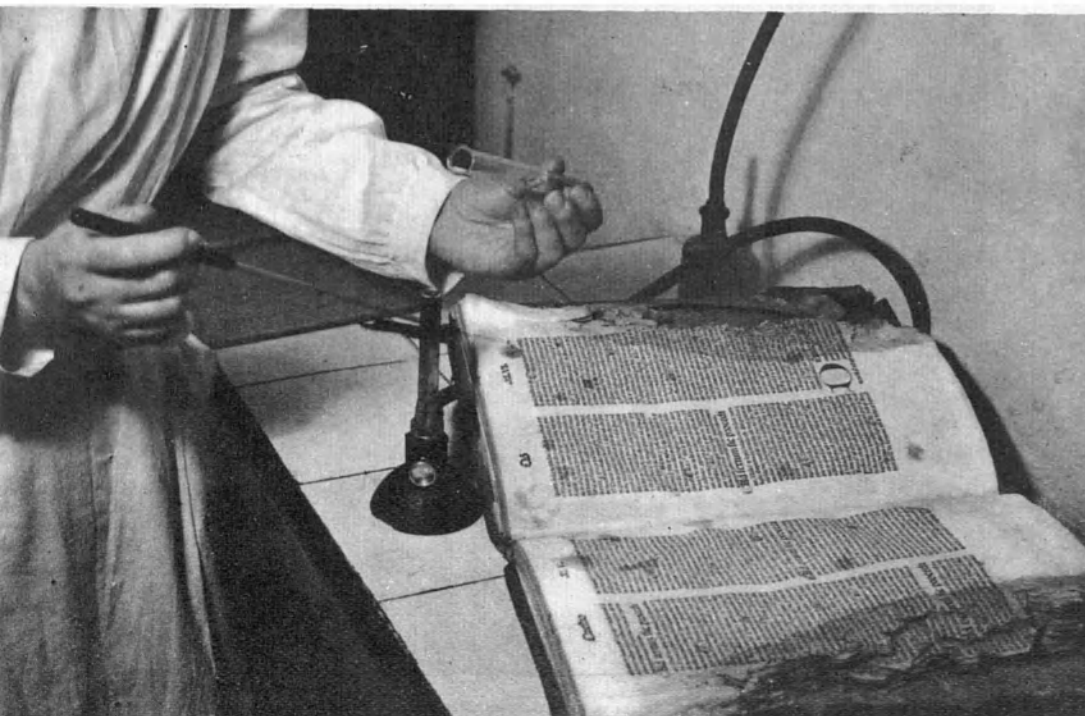
Suite  
page 33





Photos Istituto di Patologia del Libro

# LA CLINIQUE DES LIVRES



**I**L existe, à Rome, un musée dont les vitrines renferment une étonnante collection de papyrus, de tablettes indiennes, de volumes retrouvés à Pompéi et à Herculaneum, de manuscrits gothiques, etc. Curieuse bibliothèque, qui est surtout une clinique ; ses « livres » ont en commun des maladies et des blessures mortelles. Ce musée est celui de l'Institut de Pathologie du Livre, situé au centre de Rome, et qui fonctionne, dans le cadre de la Recherche scientifique italienne, sous la direction du professeur Giovanni Muzzioli.

Le but de l'Institut est de trouver les moyens de défense contre tous les dangers qui menacent le livre : moyens préventifs (c'est-à-dire lutte contre les organismes dépréciateurs, construction de dispositifs de préservation, ignifugation du papier, etc.) ; moyens curatifs (c'est-à-dire stérilisation, restauration, etc.). La mise au point de ces méthodes exige, d'une part l'étude des papiers et des encres, d'autre part celle des éléments détériorants.

On voit dans les vitrines de l'Institut des parchemins carbonisés, des ouvrages ayant séjourné dans l'eau de mer ou d'autres atteints par la moisissure ou par les insectes. Ici, ce sont des liasses retrouvées dans un sous-marin ; là, des magmas calcinés, dont la restauration, si étonnant que cela puisse paraître, a été entreprise et menée à bien.

Ces documents n'ont pas seulement été la proie d'insectes ou de végétations microbiennes ; dans certains cas, des éléments nocifs ont été introduits inconsciemment par les fabricants eux-mêmes. Témoins de

## DANS UNE « CHAMBRE A GAZ »

de l'hôpital du livre, à Rome, un volume rongé par les insectes est désinfecté (photo du haut) avec l'aide d'un opérateur protégé par un masque. Au laboratoire biologique (photo du bas), des prélèvements de micro-organismes sont effectués sur un livre endommagé, ce qui permettra d'étudier les causes des détériorations et d'élaborer des méthodes efficaces de réparation et de protection.

vieux ouvrages imprimés sur des papiers apparemment d'excellente qualité, fabriqués en Sicile, mais en utilisant une eau riche en cuivre. Or le cuivre, demeuré dans les feuilles, les a curieusement noircies et rendues cassantes. Des lavages chimiques permettent de remédier à ces avaries et on a mis au point pour ce travail des préparations spéciales de blanchiment.

Un autre exemple est celui des encres perforantes qui rongent le papier aux endroits recouverts par l'écriture ou l'impression. Là encore, la restauration s'effectue par un procédé chimique de neutralisation de l'acide.

Dans une salle du musée se trouve un étrange appareil, conçu en 1773 par Antonio Piaggio, et destiné à dérouler et à fixer, élément par élément, en les armant de fils de soie, des livres entièrement calcinés. Œuvre de patience, qui a permis d'extraordinaires restaurations. Car, en Italie, les documents calcinés de valeur n'ont jamais manqué. Bien avant la guerre, l'incendie de la Bibliothèque de Turin, en

Suite  
au verso

# La clinique des livres

(Suite)

1904, celui de la Bibliothèque universitaire de Messine, en 1908, ainsi que les destructions dues aux éruptions volcaniques ont largement alimenté les laboratoires de recherches.

La dernière guerre, cependant, a apporté bien d'autres destructions, comme en témoignent d'épais livres sectionnés ou perforés par les projectiles. Les trésors que possédaient la Bibliothèque nationale de Naples ou les Archives du Mont Cassin, étaient devenus de petits blocs charbonneux. Dans des tas de vieux papiers, transformés en loques informes par l'eau et le feu, étaient enfouis les trésors inestimables de l'abbaye, jadis florissante. Aujourd'hui, grâce à l'hôpital des livres, ces trésors ont été en partie restaurés.

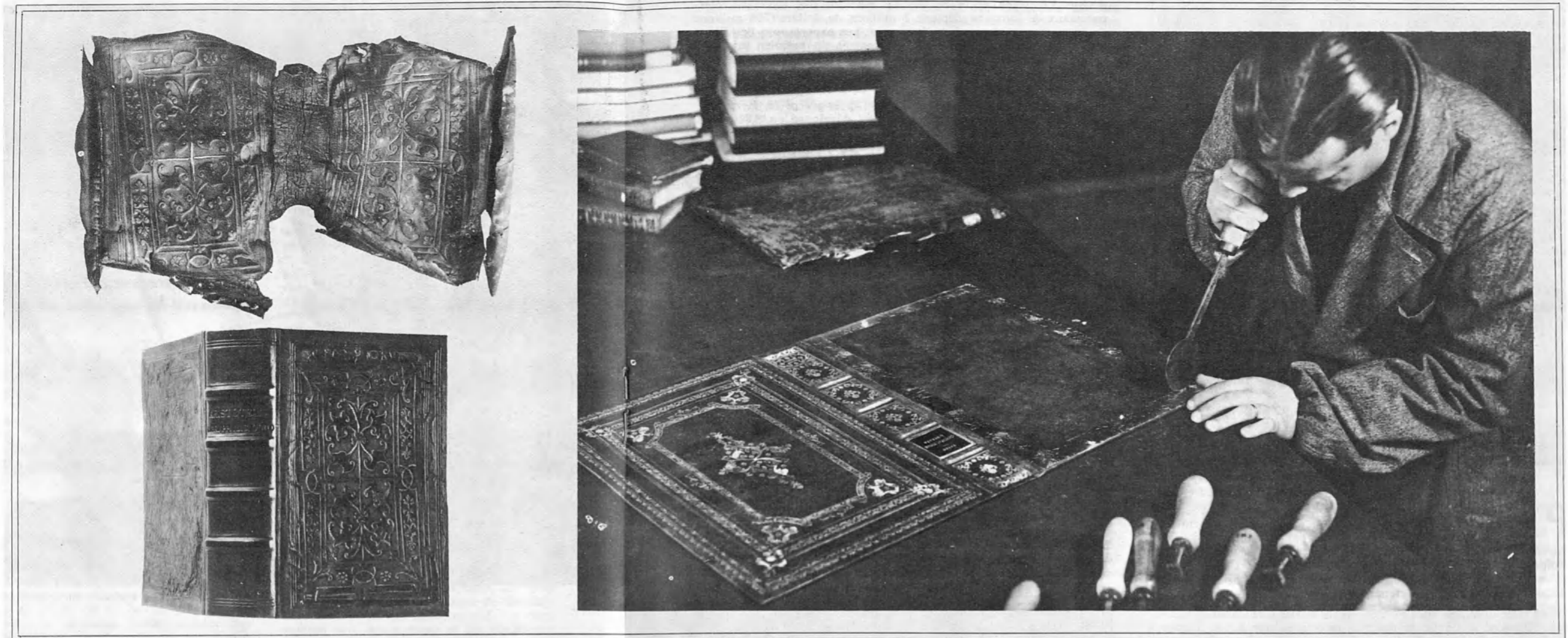
C'est dans les laboratoires de l'Institut que les chercheurs sont à l'œuvre. Ici, dans les salles de restauration, les vieux livres sont décousus, démontés; les feuillets, traités une à une, sont ensuite glissés dans une étuve, sans quitter le cadre-support qui les maintient. Elles sont ensuite réparées, aplanies. Plus loin, on pratique l'encollage, l'apprêt ou le vernissage de certains feuillets. Toutes les matières utilisées sont étudiées avec soin en fonction de la nature et de l'état de la pièce à traiter. Quand c'est nécessaire, on consolide une feuille abîmée avec un fin tissu de soie. Les éléments du livre sont ensuite réunis, brochés, reliés; la reliure elle-même étant soigneusement restaurée en cas de besoin.

Parfois, telle pièce délicate est photographiée. Elle sera conservée ainsi à l'abri de toute attaque, mais les intéressés pourront du moins en consulter la reproduction. S'il s'agit d'un livre complet ou de feuillets multiples, la reproduction se fait sur microfilms. L'Institut dispose d'ailleurs d'un laboratoire photographique des plus modernes, où toutes les techniques scientifiques sont mises en œuvre pour révéler les écritures effacées, retrouver les textes lavés sur les palimpsestes, ou contrôler certains cachets et certaines surcharges.

Plus loin, voici le laboratoire de microbiologie — où l'on examine les déprédations microbiennes, les moisissures — ainsi qu'une salle réservée à l'entomologie. A côté, le laboratoire de physique, avec ses appareils d'essais de résistance des papiers, son spectrographe ultra-moderne, et le laboratoire de chimie où sont étudiées les méthodes de blanchiment, de lavage, où sont analysés les supports, les encres, etc.

L'Institut est doté d'une bibliothèque qui renferme une importante collection d'ouvrages spécialisés sur les arts graphiques, sur le papier (certains manuscrits remontent au XVIII<sup>e</sup> siècle), sur l'art de conserver et de « soigner » les documents. Il fait paraître un bulletin périodique d'information où sont publiés les résultats de ses études, les conclusions des expériences poursuivies dans ses laboratoires et les réalisations effectuées à l'Institut même et dans d'autres centres.

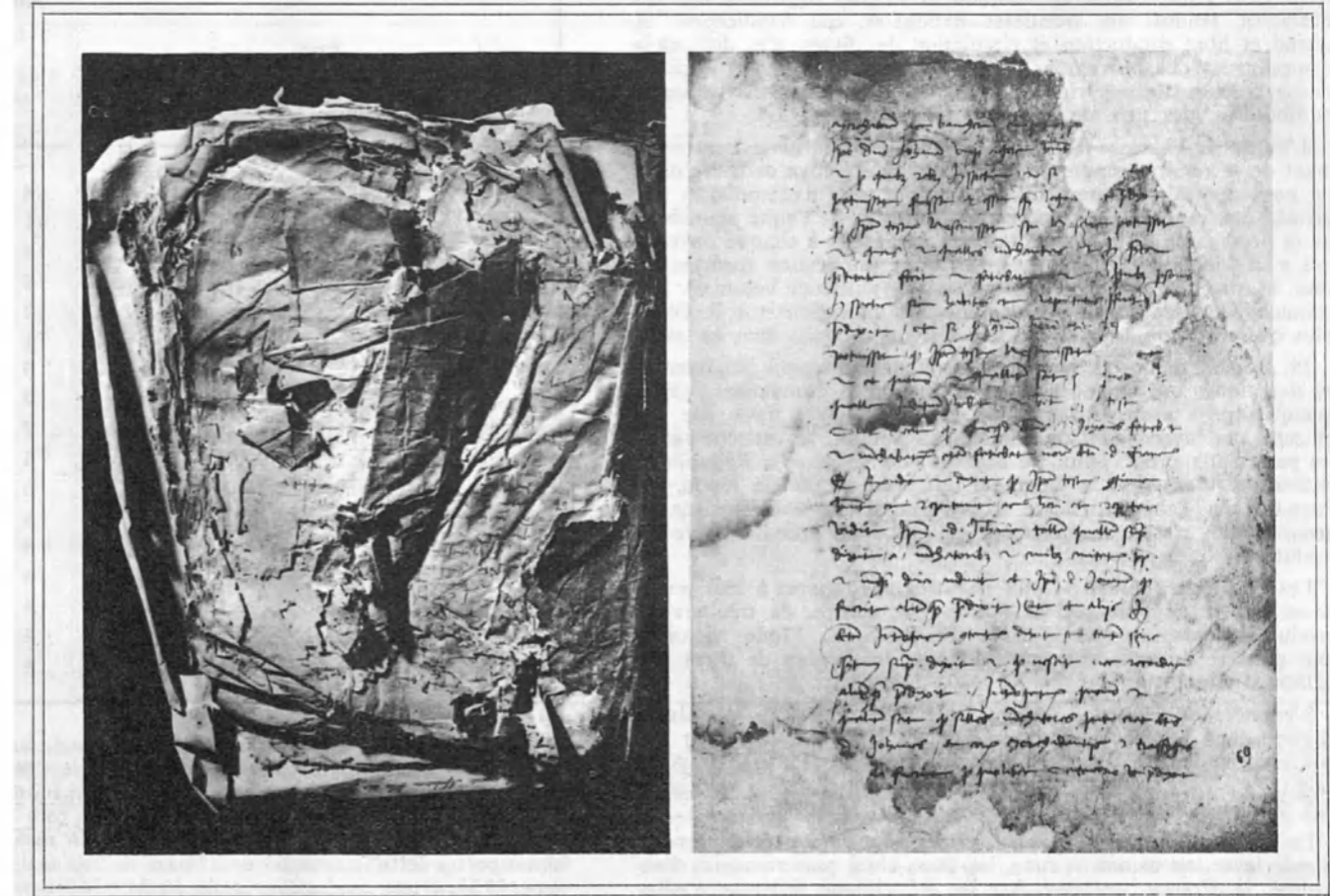
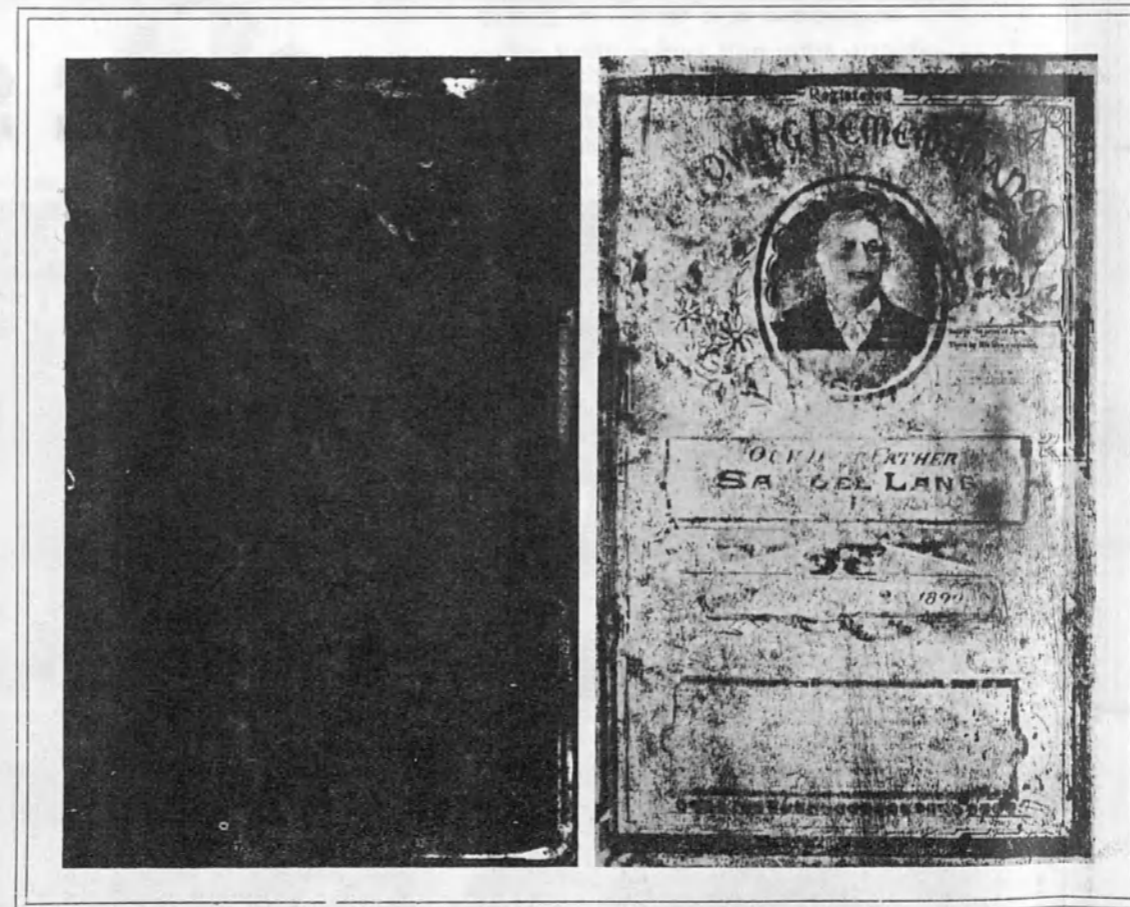
Comme tout hôpital, celui-ci sert donc aussi la recherche et l'enseignement.



**ON RESTE MÉDUSÉ** devant les « miracles » opérés par les experts de l'hôpital du livre. D'un morceau de cuir informe on refait une reliure neuve d'aspect (en haut); d'un livre carbonisé ou d'un amas de feuillets méconnaissables, on arrive à tirer des passages lisibles (en bas à droite); enfin, un

feuillet « in memoriam » ayant séjourné un temps assez considérable dans l'eau de mer et apparaissant complètement noirci, a révélé, après traitement, une partie de son visage original (en bas à gauche). Un autre traitement du même document a rendu lisible le placard inférieur du feuillet.

Photos Istituto di Patologia del Libro



# PRODUCTION MONDIALE : 5 MILLIARDS DE LIVRES PAR AN

**P**LUS de cinq milliards de livres sont imprimés annuellement de par le monde, mais si important que paraisse ce chiffre, il représente seulement deux livres par personne et par an. Environ trois quarts des livres publiés viennent de dix pays, la moitié de tous nos ouvrages est utilisée dans les écoles, tandis qu'une partie considérable du restant garnit les rayons des bibliothèques publiques ou appartenant à des institutions.

Ces faits étonnants sont révélés par un ouvrage récemment publié par l'Unesco, « Le Livre dans le monde », par R. E. Barker, secrétaire adjoint de la Publishers Association de Grande-Bretagne, que l'Unesco avait chargé d'effectuer une enquête sur les problèmes du marché mondial du livre.

De vastes régions du globe souffrent d'une pénurie de ressources techniques d'impression et d'édition, difficultés aggravées par les obstacles, tendus aux frontières nationales, qui handicapent la pleine et libre production et circulation des livres. Ces difficultés comprennent des restrictions sur les devises, des tarifs inadéquats, une protection de copyright insuffisante, des traductions trop peu nombreuses, des prix de transport trop élevés.

L'étude de l'Unesco admet que les statistiques permettent rarement de se rendre compte de la production effective de livres dans un pays donné, autrement dit, du nombre total d'exemplaires imprimés par rapport au nombre de « titres » — l'unité statistique de la production de livres (ce terme s'appliquant à chaque ouvrage qui n'est identique à aucun autre, à toute publication formant un tout et distincte, qu'elle soit en un ou plusieurs volumes). En revanche, le nombre de titres donne des indications sur le degré plus ou moins grand de diversité des livres produits dans un pays.

M. Barker, dans son ouvrage, fournit de nombreux diagrammes et statistiques qui amènent à des constatations étonnantes : ainsi, quelques pays seulement publient plus de 10 000 titres par an, et ceux qui, avec 4 000 ou 5 000 titres par an, se rangent parmi les principaux producteurs, ne sont pas nombreux. La République fédérale d'Allemagne, la Belgique, la Chine, l'Italie, le Japon, les Pays-Bas, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie entrent dans ce groupe, mais c'est essentiellement en raison du grand nombre de traductions qu'ils publient.

Les Pays-Bas publient le plus de titres par rapport à leur population, suivis de près par la Suisse. Par contre, de très grands producteurs comme les U.S.A., l'U.R.S.S. et l'Inde viennent loin derrière dans la statistique donnant le nombre de titres par million d'habitants.

L'enquête de l'Unesco souligne que près de 22 % des livres publiés dans le monde sont en langue anglaise, suivis par les ouvrages en langue russe (17 %), en allemand (15 %), en japonais (12 %), en français (10 %), en espagnol (7,5 %), en italien (6,7 %), en portugais (5,4 %) et en chinois (4,8 %).

Le Royaume-Uni est le plus grand exportateur de livres du monde, avec, au deuxième rang, les Etats-Unis, puis viennent, dans l'ordre, la France, les Pays-Bas, la République fédérale d'Alle-

magne, l'Espagne et la Suisse. Le montant des échanges internationaux de livres ne dépasse 2 millions de dollars (700 millions de francs français) que dans douze cas. Les exportations des Etats-Unis à destination du Canada se classent au premier rang par ordre d'importance ; elles accusent un chiffre triple de celui des exportations du Royaume-Uni en direction de l'Australie, qui vient immédiatement après.

L'un des faits les plus frappants de l'après-guerre est la rapidité avec laquelle le commerce du livre s'est développé en Allemagne. Ce pays s'achemine, à cet égard, vers le rang élevé qu'il occupait avant la guerre. Ce développement de l'activité commerciale allemande ne semble toutefois pas avoir nui à la Suisse qui, après l'avènement du régime nazi en Allemagne, avait conquis une place de premier choix sur le marché international du livre. En fait, il semble y avoir chaque année un accroissement des échanges commerciaux de livres entre les pays de langue allemande, comme d'ailleurs entre les pays de langue française ou de langue anglaise.

En Amérique de langue espagnole, le Mexique, l'Argentine et aussi le Chili, sont des producteurs de livres ; chacun d'eux expédie des quantités plus ou moins fortes d'ouvrages à destination de la plupart des autres pays de l'Amérique latine, ainsi que de l'Espagne et des Etats-Unis. Le Danemark, la Norvège et la Suède exportent régulièrement les uns vers les autres, car il est courant pour chacun d'eux de publier des livres dans plusieurs langues scandinaves.



**S**i le commerce du livre donne lieu à d'importants mouvements internationaux, les exportations à destination des pays économiquement sous-développés — où le besoin de livres se fait particulièrement sentir — demeurent relativement faibles. Les échanges commerciaux de livres s'opèrent en grande partie par des voies traditionnelles. Les progrès actuels en matière de production, de traduction et de transport de livres ont permis la création de nouveaux courants d'échanges qui pourraient mettre le patrimoine littéraire du monde à la portée d'immenses catégories de lecteurs nouveaux.

Un groupe d'éducateurs réuni en 1951 à Paris par l'Unesco a clairement énoncé le fond du problème que pose la production de manuels dans tous les pays économiquement sous-développés : « La difficulté ne réside pas tellement dans la question de l'im-

## Les géa

Pays	Nombre total de titres	Nombre de premières éditions
U.R.S.S. ....	54 732 (1)	?
Japon .....	21 653	13 042
Royaume-Uni .....	19 962	14 192
Allemagne, Rép. fédérale .....	15 838	12 701
Etats-Unis .....	12 589 (2)	10 226
France .....	11 793	?
Italie .....	9 320	?
Pays-Bas .....	7 353	4 260
Pologne .....	7 199	5 823
Thaïlande .....	5 475	?
Allemagne, Rép. démocratique.....	5 359	?
Yougoslavie .....	5 105	4 659
Espagne .....	4 812	?
Suède.....	4 756	3 912
Portugal .....	4 754	4 472
Tchécoslovaquie .....	4 399	?
Belgique .....	4 212	3 706

**REMARQUE GÉNÉRALE :** Ce tableau comprend tous les pays ayant publié plus de 4.000 titres, excepté l'Inde et la Chine (République populaire) pour lesquels l'Unesco ne possède pas de statistiques précises. Les 17 pays figurant sur ce tableau ont publié en tout 175.930 titres, soit une très forte proportion de la production mondiale puisqu'en faisant porter cette statistique sur 53 pays, au lieu de 17, on arriverait, pour 1955, à une production totale de 214,360 titres. Les données

pression, car il existe des machines et des techniques diverses conçues pour la production en petites quantités des livres et autre matériel imprimé... La difficulté est de trouver ou de former des auteurs ou des traducteurs qualifiés, de se procurer les éléments nécessaires (par exemple le papier, les caractères et les machines)... de distribuer le matériel en question, une fois préparé, à de grandes distances et avec de mauvais moyens de communication et, avant tout, de réunir les fonds nécessaires. »

En Inde, par exemple, où l'on rencontre la plus vaste population illettrée du monde administrée par un gouvernement central, le besoin essentiel est d'amener la population à lire et à écrire couramment tant l'hindi que les langues vernaculaires. Le premier plan quinquennal de développement du gouvernement central comporte un programme d'éducation massive des enfants et des adultes.

Parmi le matériel de lecture dont le besoin se fait sentir, il faut citer les manuels et les ouvrages pour nouveaux alphabétisés. Nombre de campagnes dirigées contre l'analphabétisme ont échoué faute d'un tel matériel. Le problème fondamental est d'assurer la transition entre le manuel de lectures élémentaires et les publications d'un caractère plus avancé telles que les périodiques, qui sont généralement lus à des fins récréatives et instructives.

Parmi les nombreux obstacles à la circulation du livre, les restrictions d'ordre économique et administratif sont sans doute les plus redoutables et les droits d'importation et taxes intérieures en sont l'une des formes les plus répandues. Les deux tiers des pays exigent pour les livres des licences d'importation, mais il existe bien d'autres restrictions internationales. Grâce à l'action de l'Unesco et d'autres organisations, de nombreuses mesures ont déjà été prises pour réduire les entraves à la libre circulation des livres, mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine.

Les Etats-Unis, par exemple, frappent d'un droit de 5 % *ad valorem* les livres en langue anglaise et admettent en franchise les ouvrages publiés en langue étrangère. C'est pour cela, en grande partie, que le Canada maintient un droit de 10 % sur les ouvrages importés des Etats-Unis, bien qu'il admette en franchise les ouvrages provenant du Royaume-Uni. L'Autriche perçoit des importateurs une taxe de « péréquation » de 5,25 % sur le prix facturé ; l'Espagne et le Danemark frappent également de droits d'entrée les livres publiés dans leur langue nationale respective ; l'Italie

applique un taux de 13 % à l'entrée des livres reliés cuir. Au Brésil, où les importateurs s'exposent à des amendes d'un montant équivalent au droit d'entrée s'il leur manque une facture consulaire, ils ont meilleur compte à payer l'amende qu'à payer le prix du document consulaire.



Le montant des recettes que procure la perception de taxes à l'importation des livres ne peut justifier le maintien de celles-ci », remarque M. Barker. « Aux Etats-Unis, par exemple, les droits d'entrée dont sont frappés les livres rédigés en langue anglaise ne se chiffrent pas à plus de 500 000 dollars par an — soit moins de 0,000002 % du revenu national. En France, la taxe de 8 % sur le prix de facture des livres importés ne fournit que quelque 200 millions de francs, soit 0,00002 % du revenu national. En Belgique, la taxe de transmission de 4,5 % permet à peine au Trésor de compenser les frais qu'entraîne son recouvrement. »

Et M. Barker poursuit : « Le principe qui est à la base des « tarifs de protection douanière » est ainsi anachronique et chimérique... Quel motif pourra-t-on invoquer pour défendre ces barrières ? » (Voir aussi le livre de l'Unesco, *Echanges culturels et barrières commerciales* et l'article. « Les violons sont taxés au kilo », paru dans le numéro de juillet-août du « Courrier de l'Unesco ».)

Pour de nombreux livres de caractère général, les bibliothèques publiques viennent à l'heure actuelle au premier rang des acheteurs et, dans certains pays, c'est par elles que sont acquis 50 % de l'ensemble des ouvrages mis en circulation. Comme aucune bibliothèque ne peut contenir tous les livres, une organisation de prêts aux bibliothèques a été établie par l'Unesco sur une base internationale. Ainsi, au siège de l'Unesco, le Centre international d'information et d'échanges s'occupe, en collaboration avec les centres nationaux d'échanges et avec les bibliothèques nationales, de l'organisation des échanges internationaux de publications. Des accords ont été conclus avec des centres de 30 pays et des contacts ont été pris avec 18 autres pays. A l'heure actuelle, les centres de 69 pays procèdent chaque année à l'échange de 35 000 nouveaux ouvrages. L'Unesco recherche maintenant s'il ne lui serait pas possible de faire adopter une convention universelle unique qui s'appliquerait à tous les échanges de publications culturelles, scientifiques ou techniques.

## nts de la production 1955

Pourcentage par matière sur le nombre total de titres

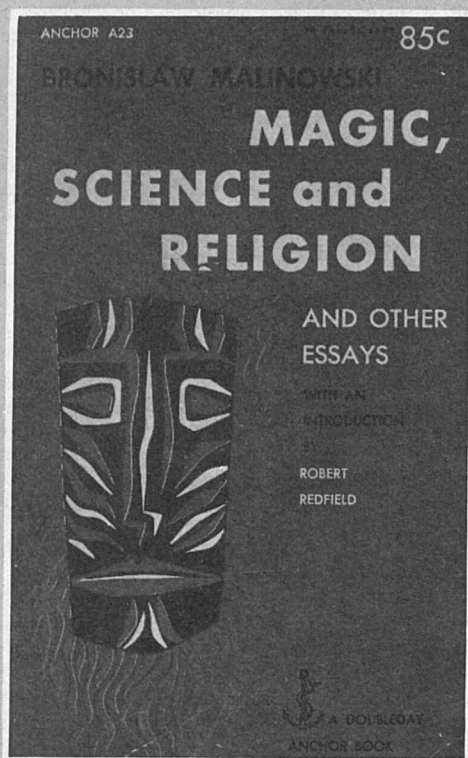
Généralités (0)	Philosophie (1)	Religion (2)	Sciences sociales (3)	Philologie (4)	Sciences pures (5)	Sciences appliquées (6)	Beaux- Arts (7)	Litté- rature (8)	Géographie Histoire (9)	Non spécifié
3	?	?	17	3	7	52	4	12	?	2
2	3	2	12	3	3	14	5	27	4	25
—	2	5	16	4	6	16	6	35	10	—
3	2	6	28	2	6	13	5	26	8	1
3	3	7	9	1	6	14	5	37	15	—
1	4	7	9	?	8	20	5	35	11	—
4	3	5	21	5	4	13	7	29	9	—
3	2	6	9	19	14	7	6	14	4	16
4	1	1	19	2	11	34	3	18	7	—
69	1	5	2	4	1	?	1	15	2	—
2	1	3	17	4	7	25	7	24	10	—
2	1	1	27	2	8	20	8	21	7	3
7	2	7	11	3	3	8	5	43	11	—
2	1	6	9	5	10	16	5	34	12	—
3	2	6	18	3	7	25	9	17	10	—
—	?	?	35	2	4	28	8	23	?	—
11	2	7	15	4	5	12	7	29	8	—

indiquent les livres et les brochures, excepté celles concernant les Etats-Unis et l'Italie, qui portent sur les livres seulement.

1) Si l'on tenait compte uniquement des ouvrages mis sur le marché le chiffre de production totale serait de 30.811 titres.

2) Ces statistiques se limitent à la production du livre commercial (notamment l'industrie chargée de la publication des livres destinés

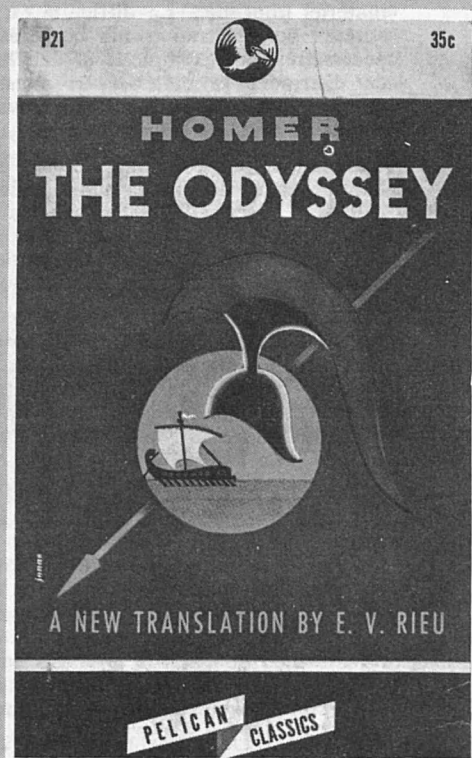
à la vente au grand public) et font abstraction d'une grande partie de la production de livres (publications gouvernementales, universitaires, celles des églises et autres organisations, la plupart des rapports et procès verbaux, thèses, manuels de laboratoire et de travail). Elles tiennent compte des « livres de poche » (pocket-books) élément important de la production aux Etats-Unis, quel que soit leur format, pourvu qu'ils aient, comme les autres livres, 65 pages ou plus.



Grâce au livre de poche

# ARISTOPHANE SORT DE LA MACHINE A SOUS

par Bertha Gaster



UN Londonien passant par Euston Road, devant l'église de la Trinité, au début de 1935, aurait sans doute été passablement surpris d'apercevoir, dans le cimetière attenant à l'église, un mystérieux plan incliné le long duquel descendait un flot ininterrompu de paquets qui, selon toutes apparences, s'engloutissait dans les entrailles de l'église. S'il s'était hasardé à entrer, sa perplexité aurait été plus grande encore, en entendant des bruits louches émaner de la crypte.

Il aurait trouvé là, le long des murs revêtus de dalles de marbre portant les noms et inscriptions funéraires de paroissiens depuis longtemps défunts, des ballots entassés jusqu'au plafond ; dans un caveau de famille désaffecté, il aurait découvert un homme fort occupé à vérifier des factures, tandis qu'un autre, dans le caveau d'à côté, comptait des monceaux d'argent.

On comprendrait que de vieilles histoires de contrebande, de cadavre enlevé ou de repaire de faux-monnayeurs lui aient alors traversé l'esprit. Il ne pouvait savoir, en effet, que l'église de la Trinité servait à cette époque de quartier général de fortune pour la mise en train d'une expérience qui allait, au cours des vingt années à venir, contribuer à transformer radicalement le commerce du livre dans la plupart des pays de langue anglaise et faire d'un petit pingouin noir et blanc l'emblème d'une révolution.

Lorsque, en 1935, fut conçue la collection des Penguin Books, l'idée de réimpressions à bon marché de livres ayant déjà paru en éditions plus chères n'était nullement une idée nouvelle. Quelque chose de ce genre avait existé dès l'époque de la Rome antique. A en croire l'auteur satirique Martial, qui vivait au premier siècle après J.-C., un de ses Epigrammes se vendait 5 deniers chez Atrectur, mais on pouvait se le procurer pour un demi-denier seulement chez le concurrent Tryphon ; et Tryphon, nous assure Martial, faisait une bonne affaire.

L'apparition de l'imprimerie fut suivie de près, en Angleterre, de celle des livres à bon marché — *chapbooks* — à l'usage du peuple ; c'étaient de petites brochures de mauvaise qualité, contenant des contes populaires et des farces et vendues par les colporteurs, comme les villageois en achètent avidement à Aytolycus, dans le *Winter's Tale* de Shakespeare. Le chef-d'œuvre du puritain John Bunyan, *Pilgrim's Progress*, publié au XVII<sup>e</sup> siècle, fut non seulement le premier

*best-seller* à paraître en Europe, mais peut-être la seule œuvre littéraire de valeur qui ait été lue d'abord en édition de luxe à l'usage des bibliophiles.

Mais ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la révolution industrielle, que s'ouvre l'ère de l'édition à bon marché. D'une part, la classe moyenne qui commence à émerger fournit de nouveaux lecteurs, auxquels viennent s'ajouter les travailleurs ayant bénéficié d'une instruction désormais plus largement répandue. D'autre part, on dispose de moyens techniques permettant de satisfaire la demande, grâce à l'invention récente du papier fabriqué à la machine à partir de pâte de bois (au lieu des chiffons, plus rares et plus coûteux), grâce aussi à la réduction des frais de transport par voie ferrée et par canaux.

Deux tendances se sont immédiatement fait jour dans les premières éditions à bon marché sorties des presses entre 1820 et 1830 (en Angleterre d'abord, avec *Miscellany* publié par Constable, *Family Library* par Murray, *Novels* par Colburn et Bentley, puis, quelques années plus tard, en Allemagne, avec les volumes couleur de parchemin de Tauchnitz dont les rééditions d'œuvres d'imagination en langue anglaise sont connues de l'Europe entière depuis plus d'un siècle). Ce sont, grosso modo, le livre éducatif et le livre éphémère.

L'éditeur Constable a résumé l'idéal que représente le livre éducatif dans sa formule « *literature for the million* ». Ce n'est pas par hasard qu'à cette époque de développement d'écoles pour travailleurs adultes et de cours du soir, une collaboration étroite s'établit entre la célèbre maison allemande d'éditions à bon marché Reclam qui, entre 1867 et 1917 vendit 31 millions d'exemplaires d'ouvrages classiques ou philologiques de sa *Universal Bibliothek* au prix d'environ 35 fr (d'aujourd'hui) le volume et la Société allemande pour l'éducation du peuple (*Gesellschaft fuer Volksbildung*) qui, au cours de la même période, ouvrit 137 000 bibliothèques. De même, les premiers livres brochés publiés aux Etats-Unis le furent sous les auspices de la Société de Boston pour la diffusion de la connaissance (*Boston Society for the Diffusion of Knowledge*).

Quant au livre éphémère, il est destiné à être lu mais non conservé. C'est le livre distrayant que l'on vendait vers 1840 dans les kiosques tout neufs des gares de chemin de fer toutes neuves à des voyageurs qui se déplaçaient d'une manière toute nouvelle, confortablement assis dans un train.



Il y a lieu de noter cette différence qui subsiste de nos jours dans l'industrie mondiale du livre broché, dont la production annuelle est de l'ordre de centaines de millions de volumes. La ligne de séparation des deux genres n'est pas des plus nettes, mais la différence n'en existe pas moins : d'un côté les classiques, la grande littérature, les livres instructifs et culturels, de l'autre les romans à sensations, les romans policiers, les *westerns*, etc. « Lectures indigestes », grognent les uns ; « lectures stupides », répliquent les autres. Seul le livre broché moderne a réussi à jeter un pont entre ces deux groupes de lecteurs.

La vraie révolution s'est faite en deux étapes. Le livre broché que nous connaissons — et dont le terme « livre de poche » donne une idée plus exacte — vit le jour en Angleterre, en 1935, lorsque les frères Lane, avec 100 livres sterling (100 000 fr d'aujourd'hui) pour tout capital, tentèrent leur chance en publiant des éditions à bon marché d'œuvres modernes de qualité. Le format séduisant de ces volumes était une nouveauté (les éditeurs étaient résolus à démontrer qu'un livre bien imprimé et présenté de façon attrayante ne coûtait pas plus cher qu'un mauvais livre) ; nouveauté aussi la couverture à bandes horizontales de deux couleurs (sans oublier le petit pingouin noir et blanc) qui attirait le regard et se reconnaissait facilement ; ce nouveau format est devenu celui de presque tous les successeurs de cette collection. Mais la plus grande nouveauté était le prix de ces livres, 6 pence, le prix d'un paquet de cigarettes.

Les libraires hochèrent gravement la tête, mais la chance sourit à l'entreprise. En 1937, les œuvres publiées dans la collection Penguin Books avaient atteint la centaine et l'on vit apparaître des collections annexes qui publiaient des œuvres originales écrites sur commande,

par exemple les Pelican Specials sur l'Espagne, sur l'Allemagne ou sur Mussolini, etc., qui, entre 1930 et 1940, exercèrent une influence politique comparable à celle du Left Book Club de Gollancz ; les Puffins pour les enfants, les livres d'art moderne, d'archéologie, de critique littéraire, enfin les Penguin Classics dont la traduction de *l'Odyssée* se vendit à 750 000 exemplaires. En 1935, la collection Penguin comptait presque exclusivement des œuvres d'imagination ; en 1956, sur 10 millions de volumes vendus, moins de la moitié étaient des œuvres d'imagination, les autres, très variés, étant publiés « dans

l'intention explicite d'offrir au public toutes les joies et toutes les découvertes de l'esprit ». Sur 10 millions de volumes vendus en 1955, 5 millions au moins le furent à l'étranger.

En fait, un certain nombre de Penguin Books étaient exportés aux Etats-Unis avant la guerre et l'on admet généralement qu'ils ont donné la première impulsion à cette industrie qui a pris des proportions gigantesques. En effet, c'est en 1939, lorsque Robert F. de Graff entreprit pour la première fois la production massive du livre broché américain moderne, que s'ouvrit la deuxième phase, la phase décisive, de la révolution qui allait faire du livre broché à bon marché une innovation sensationnelle de l'édition aux Etats-Unis. On se donna beaucoup de mal pour trouver un bon titre à la collection, pour finir par en choisir un qui était la simplicité même : « Pocket Books Inc. » ; et *pocketbook* (livre de poche) est devenu le terme générique employé pour désigner aux Etats-Unis un livre broché à bon marché.

Ces livres de poche sont pour la plupart la reproduction intégrale d'œuvres protégées par un droit d'auteur et vendues à l'origine 2 dollars 1/2 ou 3 dollars. Leur prix varie entre 0 dollar 25 et 0 dollar 75 ; ils sont de format et d'épaisseur sensiblement uniformes et leur couverture de carton verni est presque toujours ornée d'une image aux couleurs criardes faite pour accrocher le regard du passant. Et l'Amérique en est inondée.

Voyons un peu les chiffres. En 1939, Pocket Books a publié 34 titres et en a vendu plus d'un million et demi d'exemplaires. Les estimations de seize maisons d'édition pour 1953 indiquent 1 061 ouvrages et 292 millions d'exemplaires. Sont disponibles à l'heure actuelle plus de 5 000 titres différents (réimpressions ou œuvres originales),

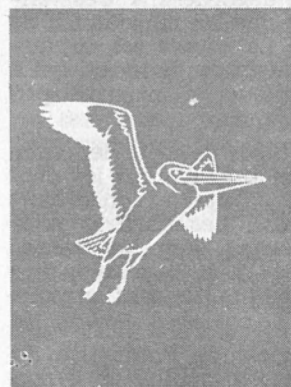
parmi lesquels l'on trouve les classiques, des œuvres d'imagination, des livres scientifiques, philosophiques, des récits de voyage, des manuels pratiques pour l'artisanat, etc. En 1949, le nombre des livres brochés vendus était à peu près le même que celui des livres reliés ; en 1953, il le dépassait de 100 millions d'exemplaires.

Le tirage de chaque édition atteint, lui aussi, des chiffres jusque-là jamais connus. Le roman policier ou le *western* s'imprime normalement à 150 000 ou 200 000 exemplaires, les *best-sellers* peuvent atteindre plusieurs millions. C'est ainsi que Pocket Books vient d'annoncer qu'à la fin de 1957, 75 millions d'exemplaires des « romans à mystère » d'Erle Gardner auront sans doute été vendus ; on a déjà tiré 8 millions d'exemplaires des *westerns* du populaire Luke Short. Mais les œuvres d'auteurs plus sérieux atteignent, elles aussi, des chiffres fantastiques ; les réimpressions de romans d'Erskine Caldwell dépassent le chiffre de 37 millions, et l'un des derniers *best-sellers*, *Bonjour, tristesse*, de la jeune Française Françoise Sagan, s'est déjà vendu à 1 600 000 exemplaires. Les droits de réimpression acquittés en 1954 sont évalués au total à 5 ou 6 millions de dollars (près de 2 milliards de francs français).

Le livre de poche est, aux Etats-Unis, du domaine de la grande entreprise. Cela tient essentiellement à deux facteurs : les progrès techniques réalisés dans l'imprimerie et les méthodes de vente et de distribution en masse. On a mis au point, pour l'impression des livres de poche, d'immenses presses dont le rendement horaire est de 12 000 exemplaires d'un volume de 192 pages. Le problème de la brochure est éliminé grâce à une méthode spéciale de reliure et l'emploi de nouveaux genres de colle donne au dos du livre une plus grande solidité.

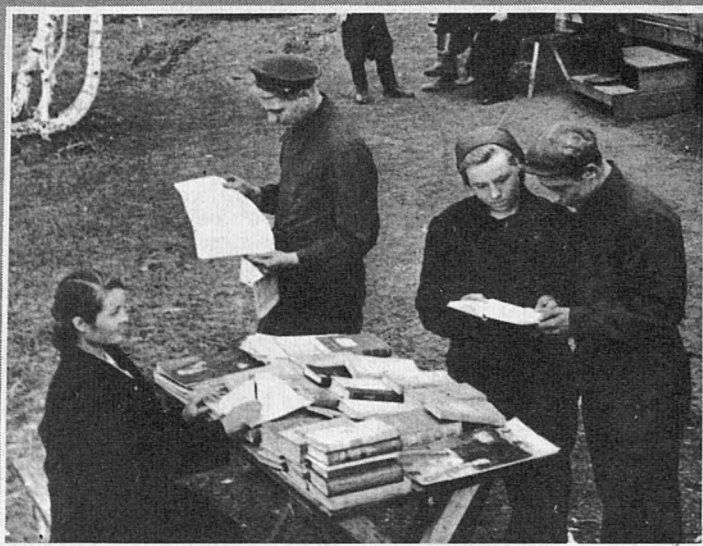
Le deuxième facteur est le plus important. Au lieu d'être vendu dans les librairies et les kiosques comme n'importe quel ouvrage, le livre de poche est traité comme une marchandise et vendu comme une revue par l'intermédiaire d'une chaîne de grossistes qui le placent chez n'importe quel détaillant non spécialisé : kiosques à journaux, *drugstores*, papeteries, magasins à succursales multiples, *supermarkets* (épiceries géantes), grands magasins de nouveautés, hôtels, aéroports, gares, etc. ; tous ces détaillants, venant s'ajouter aux librairies, augmentent le nombre des points de vente dans la proportion de 1 500 à 100 000. Il y a dans l'ensemble du pays de 30 à 50 millions de livres de poche exposés en permanence dans des casiers fournis par l'éditeur, disputant la place aux autres marchandises dans les magasins à prix unique, côte à côte avec les glaces et le coca-cola, les cigarettes, les montres et tout le bric-à-brac d'un bazar de petite ville ; ils sont renouvelés au fur et à

mesure de la parution de nouveaux titres, et le client les prend au passage, en même temps que ses cigarettes ou son journal. Il y a dans les aéroports des machines automatiques qui distribuent des livres de poche pour 25 cents (85 fr, environ). Les libraires leur font une place spéciale, ils ouvrent des succursales dans l'enceinte des universités pour y vendre les éditions de poche des manuels scolaires et des « lectures recommandées », dont le tirage augmente de jour en jour ; on commence à en faire usage dans les bibliothèques publiques, qui ont des rayons étiquetés. « *Put N'Take* » (mettez et prenez) sur lesquels le lecteur doit, chaque fois qu'il prend un livre de poche, le remplacer par un autre ; l'armée et la marine achètent ces livres en grosses quantités pour la troupe ; enfin, dans certaines grandes villes, des boutiques exclusivement consacrées au livre de poche se sont ouvertes à l'intention du lecteur difficile qui ne trouve pas exactement ce qu'il cherche dans les immenses casiers installés dans les *drugstores*.



# LES FRANÇAIS LES PLUS LUS EN U.R.S.S.

## Victor Hugo pour les classiques Romain Rolland pour les contemporains



Photos Bureau Soviétique d'Information, Paris.

LA SOIF DE LIRE est si grande en U.R.S.S. que les librairies de Moscou, débordées, installent des « succursales » sur des tréteaux dans les rues de la capitale. Spectacle semblable dans certaines grandes villes et dans les campagnes (photo de gauche). Les poètes ne sont pas les parents pauvres de la littérature : à Moscou et à Leningrad, notamment, il est de tradition d'organiser « La journée de la poésie ». Ce jour-là, les poètes lisent leurs nouvelles œuvres dans les librairies, s'entretiennent avec leurs lecteurs et leur donnent des autographes. Sur la photo de droite, dans la Librairie n° 6 de Moscou (elles sont toutes numérotées), le poète Sergueï Smirnov dit ses vers. Sur la banderole, on lit : Journée de la Poésie - Livres des poètes soviétiques.



LAN dernier, en revenant d'Union Soviétique, un voyageur racontait avec quelle surprise il avait vu de nombreux petits marchands occupés à vendre dans les rues, à la commission, des livres pour le compte des librairies de Moscou, complètement débordées. « Ces vendeurs sont presque aussi nombreux que les marchands de glaces », disait-il, et il ajoutait : « La Russie est aujourd'hui une nation de lecteurs ; la production de livres, qui a énormément augmenté depuis la guerre, n'arrive pas encore à satisfaire la demande. »

On peut se rendre compte de l'ampleur de cette demande et de l'accroissement de cette production d'après les dernières informations parvenues à l'Unesco concernant l'édition et la traduction en U.R.S.S. Les chiffres pour une seule année sont impressionnants ; pour les trente-huit ans qui se sont écoulés de 1918 à 1955, c'est-à-dire depuis l'avènement du régime soviétique, ils sont presque astronomiques.

En 1955, selon les rapports officiels de l'industrie du livre en U.R.S.S., 54 732 ouvrages ont été publiés en Union Soviétique, et le nombre d'exemplaires a dépassé le milliard. La même année, le Japon (qui est, après l'U.R.S.S., le plus grand pays producteur) publiait 21 653 ouvrages, soit deux fois moins. Entre 1918 et 1955, 1 268 000 ouvrages ont été publiés en U.R.S.S., avec un tirage total de plus de 18 milliards d'exemplaires.

Quant aux traductions, les chiffres sont à peine moins surprenants : 14 580 ouvrages de 1 730 auteurs étrangers, représentant un tirage total de plus de 371 millions d'exemplaires au cours des trente-huit dernières années. Pour la seule année 1955, le dernier volume de l'*Index Translationum* de l'Unesco donne le chiffre de 4 282 traductions, soit plus du double de l'Allemagne, pays qui publie le plus grand nombre de traductions après l'U.R.S.S.

A l'heure actuelle, l'industrie du livre en Union Soviétique est la première du monde, qu'il s'agisse d'éditions originales ou de traductions.

Une grande proportion des traductions soviétiques concerne des ouvrages traduits du russe en d'autres lan-

gues de l'Union, ou de ces langues en russe (voir page 10).

Les traductions multiples, prévues pour la consommation intérieure, ont toujours joué un grand rôle en Union Soviétique. On parle sur les territoires de l'Union 80 langues principales et quelque 140 idiomes sont utilisés. Chacune des seize républiques a sa langue officielle. Au cours des trente-huit dernières années, on a publié des livres en 122 idiomes ; en 1955 seulement, on a utilisé 59 langues. Ces idiomes vont de l'uzbek au kazakh, mais les langues les plus importantes sont, dans l'ordre, le russe, l'ukrainien, le géorgien, le lithuanien, le letton et l'arménien.

Dès 1927, le Commissariat à l'Éducation avait décidé que l'enseignement devait être donné, autant que possible, en langue locale. Là où le russe n'était pas la langue maternelle des élèves, il devenait seconde langue obligatoire. En 1935, on enseignait en plus de 80 langues et les diverses maisons d'édition publiaient en toutes ces langues, de même qu'en diverses langues étrangères.

En U.R.S.S., toutes les entreprises d'édition sont la propriété de l'État, et c'est le ministère de la Culture qui assure la coordination entre les principales d'entre elles. Un important producteur est le Syndicat des Écrivains, qui a sa propre entreprise d'édition pour les livres nouveaux. Parmi les ouvrages publiés par le Syndicat des Écrivains soviétiques, ceux qui ont le plus de succès sont réimprimés par les éditions littéraires de l'État. La plupart des entreprises d'édition soviétiques sont des institutions centrales qui ont leur siège à Moscou et des filiales en province ; quelques-unes sont des institutions locales ou sont groupées dans des capitales provinciales. La distribution des livres est assurée, en majeure partie, par un organisme du ministère de la Culture, le *Knigotorg* (Administration centrale des ventes de livres), qui envoie aux vingt-quatre mille libraires du pays les catalogues des éditeurs et exécute les commandes. Un autre moyen de distribution est le Service postal des livres, dépendant de la Direction de la poste, qui fournit les bibliothèques publiques et les étalagistes ; ce service a un système d'abonnements qui permet aux particuliers de commander



des livres et de les payer au moment de la livraison, au bureau de poste local. Les bibliothèques achètent plus de la moitié des livres qui sont édités en U.R.S.S.

Les trois principales maisons de traduction sont installées à Moscou, et chacune a sa spécialité. Les « Editions de Littérature Etrangère » s'occupent exclusivement d'auteurs modernes traduits en russe ou en d'autres langues soviétiques. Leur production ne se limite pas à la littérature, mais couvre tout le champ de l'édition. Ce sont les « Editions de Littérature Etrangère » qui ont entrepris la traduction et la publication de l'édition russe du « Courrier de l'Unesco » (voir page 35).

Les « Editions Littéraires d'Etat » se consacrent surtout aux classiques — tant aux classiques russes publiés en russe, qu'à la traduction dans les langues soviétiques de classiques russes et étrangers. Des milliers de classiques russes ont été détruits pendant la guerre, et les éditeurs ont dû fournir un énorme travail pour reconstituer leurs stocks. La troisième grande maison de traduction s'intitule « Editions des Langues Etrangères » ; elle se limite aux ouvrages traduits du russe en des langues autres que celles de l'Union Soviétique. L'U.R.S.S. exporte un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont imprimés en langues étrangères. Une partie de ces ouvrages en langues étrangères est également destinée à la consommation locale (voir plus loin).

Les lecteurs soviétiques ont une telle passion pour la culture, qu'ils se jettent, dit-on, sur tous les bons livres. Les œuvres de Pouchkine, Gorki, Léon Tolstoï, Tchekov, de Gogol et de Maïakowski sont si populaires, qu'on les a imprimées à des millions d'exemplaires. Nombre d'auteurs étrangers n'ont pas été moins prisés. Victor Hugo, Jack London, Mark Twain, Balzac, Jules Verne, Dickens, O'Henry et Maupassant — pour n'en nommer que quelques-uns — sont depuis longtemps des auteurs favoris dont les œuvres, traduites, ont été publiées à plusieurs millions d'exemplaires.

Les écrivains étrangers le plus souvent traduits sont les Français, suivis des Américains, des Britanniques et des

Allemands. Entre 1918 et 1954, on a fait paraître en traduction près de 77 millions d'exemplaires d'ouvrages français (ces livres garniraient un rayon allant de Paris à Berlin) ; les traductions d'auteurs américains, britanniques et allemands totalisent respectivement 50 millions, 38 millions et 36 millions de volumes.

Parmi les écrivains français, Victor Hugo est de loin le plus populaire : depuis trente-huit ans, les traductions de ses œuvres ont été imprimées à plus de 9 millions d'exemplaires. Les Contes de Perrault ont dépassé le chiffre de 8 millions de volumes, et Balzac, Jules Verne, Maupassant en sont à 6 millions d'exemplaires environ, Balzac dépassant légèrement ses deux compatriotes.

L'écrivain américain le plus populaire depuis trente-huit ans est Jack London, suivi de près par Mark Twain et O'Henry. Chez les Anglais, Dickens est depuis longtemps en tête de liste.

Parmi les contemporains occidentaux dont les œuvres sont le plus demandées en traductions, deux Américains s'imposent à l'attention : Theodore Dreiser et Howard Fast (bien qu'ils n'aient pas obtenu tant de succès aux Etats-Unis). Dreiser est tellement aimé en Union Soviétique, qu'on trouverait difficilement à Moscou, à Léninegrad ou à Kiev, une personne cultivée qui n'ait pas lu au moins un de ses livres — affirme-t-on dans un rapport. Outre les traductions séparées de ses romans, on a entrepris en 1951 une édition en douze volumes de ses œuvres complètes. Peut-être ne vend-on pas autant de traductions de Dreiser que de Jack London ou de Mark Twain, mais on est bien près de le considérer en Union Soviétique comme un « classique ».

Quant aux auteurs français contemporains, c'est Romain Rolland qui paraît avoir le plus grand succès de vente. Entre 1918 et 1954, on a imprimé près de 2 500 000 exemplaires de ses livres et, en 1955, on a consacré à son œuvre une édition en 14 volumes. On a d'ailleurs publié la même année *Devil's Disciple* (Le Disciple du diable), de G.B. Shaw,

Suite  
au verso



# LES FRANÇAIS LES PLUS LUS EN URSS

(Suite)

*Hatter's Castle* (Le Chapelier et son Château), de A. J. Cronin, *Le Christ s'est arrêté à Ebohi*, de Carlo Lévi, ainsi que des traductions de Lion Feuchtwanger, Stephan Zweig, Halldor Laxness et Martin Andersen Nexø (dont on a commencé en 1951 une édition en 15 volumes).

L'an dernier a paru avec un grand succès un volume de 570 pages contenant les romans et les nouvelles d'Erskine Caldwell. De nombreux livres de langue anglaise sont devenus des *best sellers*, notamment *The Citadel* (La Citadelle) et *The Stars Looked Down* (Sous le regard des étoiles), de Cronin; *Arrowsmith*, de Sinclair Lewis, la pièce de théâtre *Juno and the Peacock* (Juno et le Paon), de Sean O'Casey, *Jungle*, d'Upton Sinclair. Même succès pour des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels que Thackeray, Emily Brontë (*Wuthering Heights* — Les Hauts du Hurlevent) et Charlotte Brontë (*Jane Eyre*). L'année 1956 a été également marquée par une série de traductions de romans policiers et d'aventures : Riger Haggard, Conan Doyle, William Wilkie Collins (*Moonstone* — La Pierre de lune). Les livres fantastiques de H.G. Wells (*War of the Worlds*, *Invisible Man* — La Guerre des mondes, L'Homme invisible, etc.) ont paru en deux volumes. Cette année, James Cain, auteur de *The Postman Always Rings Twice* (Le Facteur sonne toujours deux fois), paraîtra pour la première fois en traduction russe.

Un des romans les plus commentés récemment est le livre d'Ernest Hemingway, *The Old Man and the Sea* (Le Vieil Homme et la Mer), paru en 1956 dans les deux premiers numéros de la nouvelle revue *Inostrannaya Literatura* (Littérature étrangère) — la première traduction russe de cet écrivain depuis dix-sept ans. Cette année, on prépare une édition en deux volumes contenant plusieurs romans et de nombreuses nouvelles d'Hemingway.



EN fait, 1957 promet d'être une année record dans le domaine de la traduction des œuvres étrangères contemporaines. Dans un rapport établi pour le « Courrier de l'Unesco », A. Krassilnikov, directeur adjoint des « Editions de Littérature Etrangère », à Moscou, annonce que plus de 540 ouvrages doivent être traduits cette année, soit une augmentation de 20 % par rapport à la production de 1956. Des éditions représentant un tirage total de plus de sept millions et demi d'exemplaires doivent être publiées en 1957 ; sur ce total, 4 millions de volumes relèveront de la littérature — proportion remarquable puisque, en Union Soviétique, les publications d'ordre politique, social et économique l'emportent habituellement sur les ouvrages littéraires. Les traductions porteront sur plus de 30 langues étrangères (non soviétiques).

Les écrivains de l'Europe Occidentale et des Etats-Unis seront favorisés cette année, affirme M. Krassilnikov dans son rapport préparé pour le « Courrier de l'Unesco ». Des œuvres choisies de Sean O'Casey paraissent pour la première fois en russe dans une édition en deux volumes. Le premier livre du romancier irlandais est sorti des presses en janvier 1957, le second est prévu pour la fin de l'année.

On prévoit aussi, cette année, la publication, en russe, de plusieurs romans de A.-J. Cronin, François Mauriac, Vercors, Steinbeck, Sinclair Lewis et aussi de diverses œuvres d'écrivains contemporains italiens, allemands, suisses, canadiens, suédois et argentins.

En ce qui concerne le roman occidental, les traductions les plus remarquées en 1957 seront probablement celles d'un recueil d'œuvres d'Hemingway, mentionné plus haut, d'un volume de pièces de Somerset Maugham et d'un volume de nouvelles de William Faulkner, Prix Nobel. Auparavant, on n'avait jamais traduit en russe d'œuvres de ces deux derniers écrivains. Trois nouvelles de Faulkner ont été publiées jusqu'ici en langue russe : l'une dans une anthologie en 1934, la seconde dans une revue en 1935, la dernière, en 1956, dans *Inostrannaya Literatura*. Comme le fait ressortir M. Krassilnikov, on s'attend à ce que

Faulkner et Maugham remportent un succès considérable auprès des lecteurs de l'Union Soviétique.

Selon les « Editions de Littérature Etrangère », les nouveautés ne manqueront pas cette année aux lecteurs soviétiques. Pour la première fois ils pourront lire en russe des livres indonésiens, birmanes et thaï, par exemple des nouvelles de l'écrivain indonésien Tur Pramudia Anat, une anthologie de la poésie épique birmane et un roman, *Face à l'Avenir*, du Thaïlandais Si Burapa. Pour la première fois aussi, on publiera des traductions d'histoire de la littérature dues à des auteurs étrangers. Un ouvrage d'ensemble qui traite de la littérature allemande, suisse, anglaise et américaine de 1930 à 1940 est déjà sous presse ; on termine la traduction d'un autre livre consacré aux lettres islandaises contemporaines.

De nombreux romanciers et poètes de la République Populaire de Chine ainsi que des démocraties populaires de Pologne, de Roumanie, de Bulgarie et de Tchécoslovaquie seront représentés comme précédemment par de nombreuses traductions. On publiera en 1957 deux fois plus d'œuvres yougoslaves que l'an dernier. (De nombreuses librairies à Moscou, à Leningrad et dans d'autres grandes villes sont consacrées exclusivement à la littérature des démocraties populaires.) Parmi les auteurs qui seront ainsi traduits il faut citer : Maria Dombrovska (Pologne), Sacharia Stanou (Roumanie), Dimitri Toley (Bulgarie), K. Sedlacek (Tchécoslovaquie), M. Kranets (Yougoslavie), Lei Tsia et Chou Li-bo (Chine). Enfin on prépare la publication d'une collection de nouvelles de 18 écrivains indiens contemporains.

Il est intéressant de noter le nombre d'ouvrages étrangers qu'on lit en U.R.S.S. dans la langue originale. Il n'est pas rare d'entendre à Moscou ou dans d'autres villes d'U.R.S.S. des gens commenter des auteurs contemporains, français, britanniques ou américains qu'ils viennent de lire dans le texte.

Un Américain ayant voyagé en U.R.S.S. rapportait récemment qu'une jeune femme lui avait montré son exemplaire d'une édition soviétique de O'Henry en anglais. Le tirage — 20 000 exemplaires — était noté à la dernière page (comme c'est l'usage pour tous les livres soviétiques). Par rapport aux éditions en langue russe d'ouvrages traduits ce chiffre était modeste : l'édition 1956 du *Titan* de Dreiser en russe a été tirée à 225 000. « Mais, remarquait le visiteur, essayez de vendre aux Etats-Unis 20 000 exemplaires d'une édition en langue russe, par exemple de Tchekov ! »

On peut trouver dans les bibliothèques publiques soviétiques les œuvres complètes d'un très grand nombre d'auteurs étrangers bien avant que les traductions en soient faites. C'est ainsi que les éditions américaines de tous les Faulkner et de tous les Hemingway se trouvent depuis des années déjà sur les rayons des bibliothèques publiques de l'U.R.S.S.. Ces ouvrages circulent constamment et les listes d'attente sont longues : les Russes lisent une quantité considérable de livres des littératures américaine, anglaise et française.



Photo Bureau Soviétique d'Information, Paris.

**AU-DELA DU CERCLE POLAIRE**, une librairie bien achalandée de la ville de Kirovsk (dans la presqu'île de Kola). Kirovsk, importante station scientifique et agricole, possède le seul jardin botanique polaire arctique.



**TROIS DANS UN.** Livre d'heures relié de telle sorte que ses trois volumes n'en forment qu'un seul. Ce travail original (« dos

à dos ») a été exécuté par un relieur parisien au XVII<sup>e</sup> siècle. Il fait partie de la Bibliothèque du Collège Harvard, U.S.A.

# Avant Gutenberg, la production de livres était UN TRAVAIL DE BÉNÉDICTINS

par Jorge Carrera Andrade

**S**ous les arcades de la première bibliothèque publique romaine, celle d'Asinius Pollion, les philosophes latins se réunissaient pour s'entretenir de la pensée grecque, consignée dans de gros rouleaux de papyrus. Cela se passait trente-cinq ans avant l'ère chrétienne, à l'époque du Triumvirat, et les jeunes Romains, pressentant le crépuscule du monde antique, cherchaient dans le savoir une voie de salut. Tribun du peuple et désireux de servir ses concitoyens, Asinius Pollion avait fondé dans sa maison de campagne de Tusculum une Académie d'éloquence, et avait fait graver sur le fronton de sa bibliothèque les mots « Atrium libertatis », c'est-à-dire « Sanctuaire de la liberté ».

Parmi les livres grecs de cette première bibliothèque romaine existait-il quelques traductions d'auteurs étrangers? Rien ne permet de l'affirmer; car les écrivains hellènes, satisfaits de la splendeur olympienne de leur propre civilisation, considéraient tous les autres pays comme barbares, et ne s'intéressaient ni à leur langue, ni à leur littérature. Ils fermèrent notamment les yeux à l'éclat de la pensée hébraïque et égyptienne; et si ce fait contribua peut-être à préserver l'originalité des conceptions du monde grec, il explique également que le monde latin l'ait dépassé en universalité.

Tous les Romains cultivés savaient le grec et pouvaient lire dans le texte original les œuvres de la science aristo-

télicienne, de la philosophie platonicienne, de la poésie épique et bucolique. Pollion fut le premier à confier la traduction en latin d'œuvres grecques à ses protégés Horace et Virgile. Ce dernier, épris de vie rustique, choisit naturellement les poésies pastorales de Théocrite, tandis que par esprit de contradiction peut-être, le doux Horace traduisait les vibrantes Odes de Pindare. Ces ouvrages mis à part, la bibliothèque de Pollion ne comptait qu'un petit nombre de traductions, notamment celle de l'*Odyssée* (entreprise longtemps auparavant par Livius Andronicus), quelques comédies adaptées par Plaute et les tragédies dans lesquelles plus de deux siècles avant Jésus-Christ, Naevius avait attaqué l'aristocratie romaine.

Il fallut cependant l'apparition du christianisme et l'épanouissement de l'Afrique romaine, aux premiers siècles de notre ère, pour déclencher l'expansion du latin et rendre nécessaire, par voie de conséquence, l'addition aux trésors de cette langue des grandes œuvres de la pensée religieuse, jusqu'alors rédigées en hébreu. Sur les sables brûlants de Carthage, Tertullien composa son *Apologétique*. Cyprien, Arnobe, saint Augustin, Ruffin — tous Africains — traduisirent en latin des extraits des livres bibliques. Les écrivains sacrés d'Afrique semblaient dévorés par ce « feu de l'impatience » dont parle Tertullien. A la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'Afrique était considérée comme la vraie patrie de la

Suite  
au  
verso

littérature latino-chrétienne, et le latin était devenu le véhicule incontesté de l'érudition.

Au cours de ce même siècle, le pape Damase — dont la bibliothèque romaine fut un foyer du savoir — chargea le moine dalmate Sophronius Hieronymus de traduire la Bible en latin. Il fallut au bon moine vingt-trois ans de labeur, pendant lesquels il connut toutes sortes de tribulations sans cependant jamais manquer d'écrire mille lignes par jour, pour terminer ce prodigieux monument d'érudition linguistique que nous connaissons aujourd'hui encore sous le nom de *Vulgate*; et le savant dalmate, canonisé sous le nom de saint Jérôme, est resté jusqu'à nos jours le « patron des traducteurs ».

Au début du *vi*<sup>e</sup> siècle, un moine italien, vêtu d'un simple habit noir, symbole de vie austère, bâti sur les ruines d'un ancien château fort le monastère du mont Cassin, et créa l'ordre des Bénédictins. Cet événement revêt une importance exceptionnelle dans l'histoire de la culture humaine, car il fut pour le Moyen Âge ce que l'invention de l'imprimerie devait être pour les temps modernes. Avec les Bénédictins apparaissent en Europe les premiers grands éditeurs; car c'est essentiellement ce que furent ces moines copistes enlumineurs dont la principale activité monastique consistait à reproduire des manuscrits. Huit siècles après la fondation de l'ordre, on comptait en Europe 17 000 monastères de Bénédictins, soit autant d'ateliers de production de livres. Des cellules de Cluny, de Cîteaux et de Subiaco sortirent d'innombrables volumes, luxueusement reliés et superbement calligraphiés, dont chaque pupitre s'ouvrait par une grande majuscule enlu-

minée et fleurie, qui enrichirent les bibliothèques des couvents, des palais et des écoles épiscopales, ancêtres des universités.

Grand d'une brillante floraison. Lorsqu'il eut regagné l'épée grâce à laquelle il avait expulsé les Danois, le sage monarque ne se contenta pas de fonder l'Université d'Oxford et d'accorder sa protection aux hommes de lettres. Il traduisit lui-même « Saint Augustin et Orose », et prépara la version anglo-saxonne de l'*Histoire ecclésiastique*, du Vénéral Bède, ainsi que celle de la *Consolation philosophique* de Boèce. De même, au cours du *ix*<sup>e</sup> siècle, dans son palais parisien, Charles II, dit le Chauve, las de guerroyer contre son frère et contre les Normands — qui allaient quelques années plus tard envahir sa capitale bien-aimée — pressait son conseiller irlandais, Jean Scot Erigène, de traduire l'œuvre de l'écrivain byzantin, Denys l'Aréopagite, défenseur de « l'ordre hiérarchique de l'univers ». Au *x*<sup>e</sup> siècle, « la douce France » naît enfin dans les salles des châteaux méridionaux cernés de vignobles où chantent les cigales latines. La France devient dès lors un prestigieux foyer culturel où se combinent les influences de l'Orient et de l'Occident, et d'où se répandent sur toute l'Europe les plus hauts enseignements artistiques.

Au *xr*<sup>e</sup> siècle, le grand flambeau s'allume en Espagne. Cordoue et Tolède sont les deux pôles intellectuels de l'époque. Cordoue — refuge des savants orientaux — est le bastion le plus avancé de la culture islamique, tandis que Tolède s'élève comme la plus haute citadelle de la pensée occidentale. Cordoue, héritière de Bagdad et du Caire, devient « la capitale du livre ». Abd Er-Rahman III avait déjà patronné la confection de livres en papier, en même temps qu'il promulguait des lois sur l'enseignement des premières lettres aux indigents. Jamais encore on n'avait vu un peuple attiré à ce point par la lecture. A l'ombre protectrice du Calife vivaient des milliers de copistes et de libraires. Bibliophiles, relieurs, enlumineurs et dessinateurs étaient bienvenus à la cour. Les savants traducteurs jouissaient de la protection particulière du souverain, et parlaient d'ordinaire quatre langues : l'arabe, le grec, l'hébreu et le latin. Merveille et gloire de la culture de cette époque : la bibliothèque d'Alhacam II possédait 400 000 livres, chiffre énorme même en notre siècle où l'œuvre écrite est pourtant reproduite par des procédés mécaniques.

## Dans la première imprimerie on retrouve les "hommes en robe noire"

LA ville impériale de Tolède, couronnée de rochers et ceinte du ruban bleu du Tage, devint une ruche culturelle après qu'elle eût été délivrée de la domination mauresque par le roi Alphonse VI et recueillit les textes arabes qu'elle révéla à l'Occident. Ainsi la présence musulmane dans la péninsule, loin d'être inutile, permit à la pensée islamique d'enrichir la culture universelle. Pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, on vit se fonder au *xiii*<sup>e</sup> siècle un institut international de traducteurs, ayant pour objet de faire connaître les grandes œuvres de l'époque. Le « Collège des traducteurs de Tolède » était composé de savants de divers pays, tels le philologue italien Gérard de Crémone, l'Anglais Daniel de Morlay, gentilhomme de la cour de Richard Cœur de Lion, l'archidiacre espagnol Domingo Gundisalvo et le moine allemand Hermann, qui jouit de la protection du roi Manfred de Sicile et, malgré son origine étrangère, coiffa la mitre d'évêque d'Astorga. Parmi les érudits de cette grande école de traduction, on trouve encore un juif converti, Juan Hispalense, traducteur de Ptolémée, ainsi qu'un autre Anglais, Scot, qui s'acquittait une mystérieuse renommée de nécromant à la cour de Frédéric II. A ces noms, il convient d'ajouter celui du moine bénédictin Juan de Tolède, alchimiste, poète et semeur de prophéties, qui parvint au cardinalat et faillit même s'asseoir sur le trône pontifical de Rome.

Connu des Espagnols sous le nom d'Avicbron, Salomon ben Gabirol, de Malaga, qui rédigeait en arabe ses traités philosophiques et en hébreu ses poésies, avait écrit une *Source de Vie*, monument de la philosophie judaïque et encyclopédie d'une science qui rejoint la métaphysique. La traduction qu'en fit Gundisalvo exerça sur la pensée européenne une influence qui devait durer plusieurs siècles



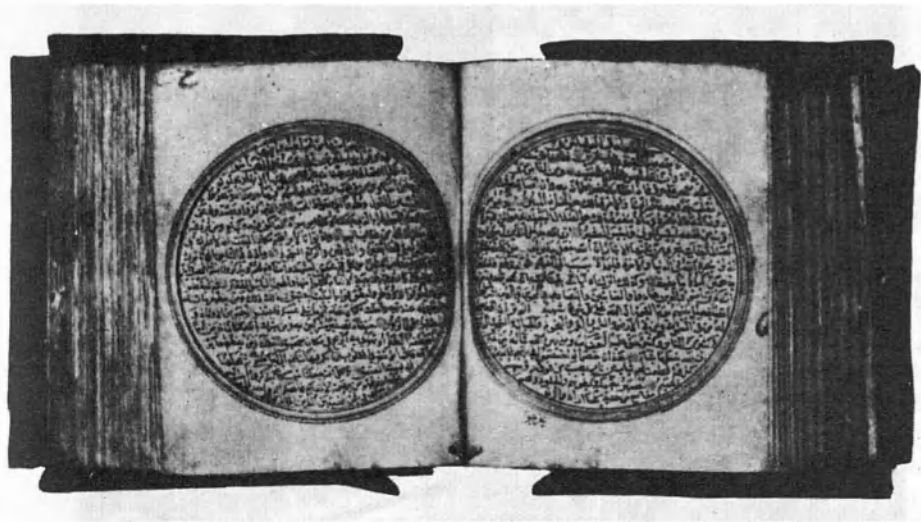
Photo © W. H. Blumenthal 1955.

**LIVRES ENCHAINÉS.** La fameuse bibliothèque de la cathédrale de Hereford, en Angleterre, date du temps où les bibliothécaires enchainaient leurs livres aux rayons. Elle faisait autrefois partie d'un monastère et possède encore plusieurs manuscrits rares et reliques. A une certaine époque les piles de livres furent dispersées dans la cathédrale, aujourd'hui les précieux ouvrages ont regagné leurs vieux rayons de bois. (Voir le « Courrier de l'Unesco », juin 1953, « Livres sans chaînes ».)

minée et fleurie, qui enrichirent les bibliothèques des couvents, des palais et des écoles épiscopales, ancêtres des universités.

Parmi les œuvres qui connurent à l'époque le plus fort tirage, comme nous dirions aujourd'hui, figure la traduction latine des œuvres d'Aristote, par Boèce, ministre du roi Théodoric le Grand. Le *vii*<sup>e</sup> siècle eut également un traducteur illustre, Isidore de Séville, salué comme le continuateur de saint Jérôme, et dont le traité des « *Ety-mologies* », l'une des premières encyclopédies du monde chrétien, connut une large diffusion grâce aux « éditions » successives qu'en firent les moines bénédictins.

Le grand mouvement d'expansion culturelle des *viii*<sup>e</sup>, *ix*<sup>e</sup> et *x*<sup>e</sup> siècles traversa comme une marée fertilisante le territoire français et couvrit le royaume insulaire d'Alfred le



## GRANDEUR NATURE

Parmi le vaste choix de textes religieux présentés sous une forme liliputienne, voici un Coran (grandeur nature) exécuté par un calligraphe du XVII<sup>e</sup> siècle. Un autre Coran, encore plus extraordinaire et précéux à cause de sa forme octogonale, a été écrit en persan vers l'an 1800 en caractères microscopiques sur des pages frangées d'or de moins de 4 cm de large. Ces caractéristiques en firent une pièce d'exposition — il existe moins de livres octogonaux que de Bibles de Gutenberg.

© W. H. Blumenthal 1955

## UN CŒUR POUR UNE PRINCESSE

Casper Meuser, relieur à la cour du Prince Electeur de Saxe, exécuta vers l'an 1590 cet ouvrage en forme de cœur, relié en veau, rehaussé d'or à la main et mesurant 20 cm de large. Il contient deux petits livres — un livre de prières et un recueil d'enseignements ménagers. Relié pour la Princesse Anne de Saxe, il rappelle un autre livre fameux, le missel en forme de lys exécuté en 1555 pour Diane de Poitiers. On ne connaît à l'heure actuelle qu'un seul livre circulaire dû au maître Casper Meuser.

© W. H. Blumenthal 1955



## FIXÉ AUX CEINTURES DES NOBLES

Placé dans un sac en peau de daim, ce livre était destiné à être attaché à une ceinture ou à une cordelette. Il s'agit d'un bréviaire latin manuscrit de 1454, mesurant environ sept centimètres sur dix. On ne connaît que de rares exemplaires de ce type.

Photo tirée de "Bookmen's Bedlam", © W. H. Blumenthal 1955

## AVANT GUTENBERG. (Suite)

**BIBLE EN BRAILLE** datant de 1923; elle comporte 21 grands volumes et occupe un espace considérable. Une nouvelle ère pour les aveugles s'est ouverte en 1934 lorsqu'on s'est mis à enregistrer, aux Etats-Unis, des livres entiers. Des « livres parlants » de la Bible existent maintenant sous forme de 169 disques, chacun d'une durée d'une demi-heure. Le plus long roman enregistré — *La Guerre et la Paix* de Tolstoï — occupe 119 disques et nécessite une écoute de 59 heures et demi (neuf heures pour un livre normal.)

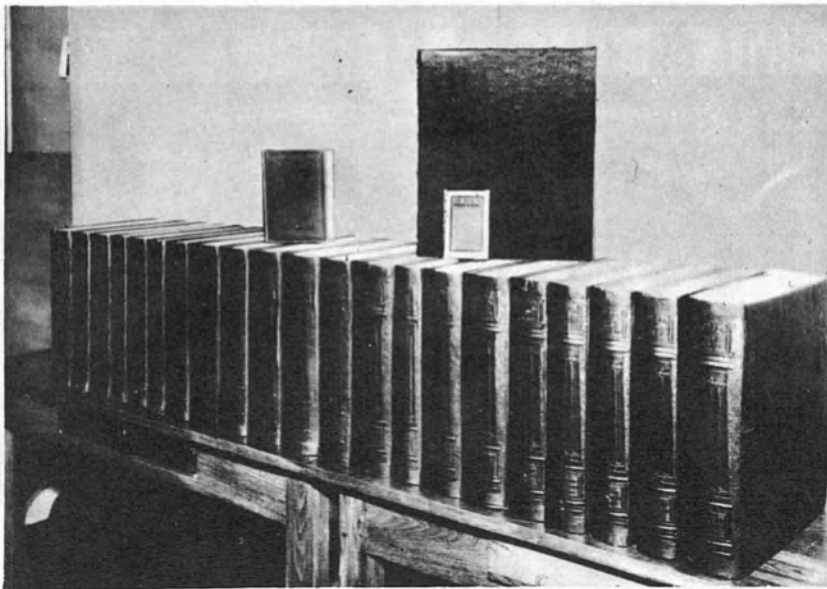


Photo © W. H. Blumenthal · 1955.

jusqu'à l'époque contemporaine, ainsi qu'en témoignent les œuvres de Spinoza et de Schopenhauer. Des mains des traducteurs de Tolède sortirent, sous leur nouvel habit latin, les livres d'Euclide, d'Avicenne, d'Algazel, d'Aristote et de bien d'autres penseurs, auxquels la science occidentale dut son épanouissement.

Le XIII<sup>e</sup> siècle tout entier retentit des échos d'un livre qui fut traduit dans toute l'Europe et dont on peut affirmer qu'il fut l'un des *best sellers* du Moyen Age : le *Cantico di Frate Sole*, composé par le frère mineur François d'Assise à la veille de sa mort. En Ombrie naissait ainsi une nouvelle conception du monde, une philosophie de l'humilité et de la mansuétude qui vint tempérer comme une source d'eau fraîche les ardeurs de cet âge de fer où chaque royaume, chaque peuple, chaque seigneur féodal s'efforçait d'imposer sa loi par la force de l'épée. Ce livre suscita un courant de pensée où l'on peut voir l'origine des idées humanitaires qui allaient fleurir dans les siècles suivants.

Les verdoyantes campagnes de l'Italie donnèrent leur caractère à cette transformation intellectuelle qui tendait à la recherche de l'homme véritable, de l'homme de chair et d'os, par opposition à l'être métaphysique qui con-

sidérait le ciel comme sa seule patrie. Cette recherche s'opéra par la voie des lettres et des arts plastiques. Tandis que le maître Leoncio Pilato enseignait le grec aux Italiens et traduisait « Homère », le peintre Giotto di Bondone donnait à ses personnages l'expression même de la vie et peuplait de corps vivants ses fresques de la basilique d'Assise. Parcourant les villes italiennes comme agent diplomatique du roi d'Angleterre, Chaucer, ancien page du prince Lionel, duc de Clarence, rencontra sous les arcades florentines les ombres encore vivantes de Dante et de Boccace. Il devait plus tard acquérir un juste renom comme « grand traducteur des Italiens », et s'inspirer de la *Divine Comédie* pour composer son allégorie de *The House of Fame*.

L'âge de l'humanisme et de la Renaissance s'annonçait sous un jour magnifique. Le livre imprimé, sans jouir encore de la faveur des bibliophiles, allait cependant transformer le monde en portant dans toutes les demeures les connaissances qui avaient été jusqu'alors le trésor exclusif des palais et des couvents, le privilège des princes, des érudits et des prélats. Les moines bénédictins furent les premiers à saisir l'importance de l'invention de Gutenberg et installèrent une première imprimerie non loin de Rome, à Subiaco.



Photo © W. H. Blumenthal 1955.

**MANUSCRITS D'UNE SYNAGOGUE CHINOISE.** La ville de Kai-Fung, sur le Fleuve Jaune, à 500 km environ de Pékin, compte parmi les premiers sites historiques de la Chine. Elle fut longtemps le siège de la principale colonie juive du pays, dont on retrouve aujourd'hui encore quelques descendants. On sait qu'une synagogue fut bâtie à Kai-Fung en 1190 ap. J.-C., d'où proviennent les antiques manuscrits hébreux représentés sur la photo ci-dessus. 51 de ces manuscrits uniques, compo-

sés de plusieurs feuilles de papier chinois pliées et fixées les unes aux autres, sont conservés à la bibliothèque de l'Université hébraïque de Cincinnati (U.S.A.). Parmi les manuscrits que l'on voit ci-dessus sont des textes de prières, un mémorial en caractères chinois, des hymnes en hébreu et persan-juif, des prières de nouvel an pliées en éventail et un livre de prières endommagé au cours d'une inondation à l'époque des empereurs de la dynastie Ming (1368-1616 ap. J.-C.).

# TÉLÉSPECTATEUR RIME AVEC LECTEUR

par Henry Cassirer

**Q**UELS sont les effets de la télévision sur la lecture de livres ? Le chef du service de lecture à domicile de la Bibliothèque de Detroit, dans une allocution prononcée devant l'American Library Association, a donné la réponse suivante : « Lorsque la télévision représentait quelque chose de nouveau, on enregistra dans les bibliothèques une diminution du nombre des lecteurs ; mais à mesure que disparut l'attrait de la nouveauté, les gens reprirrent le chemin de la bibliothèque pour y demander des livres traitant de sujets sur lesquels la télévision avait attiré leur attention. »

En Angleterre aussi, on a observé ce double effet de la télévision, qui a commencé par supplanter la lecture pour attirer ensuite l'attention sur certains livres grâce à des émissions littéraires ou théâtrales. « La lecture est sans aucun doute la principale victime » de la télévision, déclarait un orateur à la conférence de la British Library Association en 1956. Il s'agissait d'établir une comparaison entre les quelque 16 millions de téléspectateurs et les 13 millions de lecteurs à domicile inscrits dans les bibliothèques publiques. On estimait que parmi les propriétaires de postes de télévision, moins d'un tiers lisaient un nombre appréciable de livres, tandis que les autres n'en lisaient que très peu ou pas du tout. Mais en même temps, d'après le même orateur, on a constaté dans un grand nombre de bibliothèques municipales et départementales de Grande-Bretagne une augmentation constante des prêts de livres et une évolution des goûts du public. La littérature d'imagination accuse un recul au profit des autres genres. D'autres bibliothécaires

ont confirmé le fait que, grâce à la télévision, ils n'ont plus besoin de se préoccuper des gens qui ne cherchent dans la lecture qu'une distraction ; ainsi peuvent-ils se consacrer principalement aux lecteurs sérieux et à la conquête de nouveaux lecteurs.

On a noté un certain déclin de la lecture aux Etats-Unis, mais on ne sait pas très bien si la télévision en est l'unique responsable. Quoi qu'il en soit, les chiffres sont révélateurs : en 1954, les Américains ont consacré à l'achat de livres quelque 500 millions de dollars (175 milliards de francs fr.), soit 13 millions de moins qu'en 1953, malgré un accroissement de la population de 2 800 000 personnes environ au cours de la même période. Cette même année, les Américains ont dépensé 600 millions de dollars simplement pour faire réparer leur poste de T.S.F. ou de télévision. Un article publié dans le numéro de septembre 1955 de *U.S. News and World Report* se termine par cette conclusion : « Le nombre des habitants, notamment des enfants, est plus élevé aux Etats-Unis qu'il n'était il y a dix ans. Ils ont plus d'argent à leur disposition, et cependant ils dépensent moins pour les livres, et pas beaucoup plus pour d'autres lectures, qu'auparavant. »

Venant compenser cette opinion pessimiste, certains indices semblent prouver que la télévision encourage les gens à lire davantage de livres d'importance. Peut-être y a-t-il là, comme dans le Royaume-Uni, une évolution des habitudes de lecture du public, la télévision procurant les éléments « distraction » et « fiction »

à ceux qui les cherchaient précédemment dans les livres et mettant ces distractions à la portée de vastes couches de populations qui n'avaient jamais lu de livres. En même temps, elle attire l'attention sur la littérature, qui ne réunissait jusque-là qu'une audience réduite. Dans la semaine qui suivit la diffusion, par tous les réseaux des U.S.A., d'une émission spéciale consacrée à l'écrivain Carl Sandburg, biographe de Lincoln, les librairies et les bibliothécaires signalèrent dans tout le pays une ruée telle vers les livres de Sandburg que leurs stocks furent rapidement épuisés.

A Los Angeles, le professeur Baxter, qui occupe la chaire de littérature à l'Université de la Californie du Sud, faisait chaque semaine à la télévision une causerie sur Shakespeare qui atteignait un nombre de spectateurs évalué à 400 000 et qui était retransmise en différé dans le reste du pays. Grâce à cette émission, et grâce aussi aux nombreuses présentations de ses pièces à la télévision américaine, Shakespeare a conquis un vaste public entièrement nouveau de spectateurs et de lecteurs.

Mais l'influence de la télévision sur la lecture n'est pas un phénomène statique. Si la télévision peut supplanter la lecture, elle peut aussi servir à la stimuler puissamment. Dans un rapport de 1955, la bibliothèque publique de Cleveland signale une augmentation des prêts et le rapport contient cette importante remarque : « L'accroissement considérable des lecteurs que l'on peut attribuer à l'influence de la télévision, s'il n'est pas particulier à Cleveland, n'est pas non plus général dans le pays. Il semble qu'il se produise surtout dans les villes où le personnel des bibliothèques, ayant reçu des instruc-

tions intelligentes et suivant un plan préconçu, fait quelque chose de concret pour tirer parti de l'intérêt suscité par la télévision. »

L'une des plus importantes émissions hebdomadaires de la télévision française, « Lectures pour tous », est consacrée aux livres nouveaux qui sont présentés au cours d'entretiens avec leurs auteurs et commentés au moyen de films, de photographies et d'autres images s'y rapportant. Il faut croire que les éditeurs considèrent cette émission comme un très puissant facteur de vente car les producteurs de l'émission reçoivent beaucoup plus de demandes de participation d'auteurs qu'ils ne peuvent en satisfaire au cours d'une heure d'émission par semaine.

Les interviews d'auteurs figurent aussi régulièrement aux programmes de télévision en Allemagne, en Italie et dans bien d'autres pays.

Ce pouvoir stimulant que possède la télévision a permis aux bibliothécaires britanniques, récemment réunis, de se montrer assez optimistes quant à l'influence de la télévision. D'après le *Times* de Londres, « la télévision arrive à susciter parmi les adultes et les enfants de nouveaux et avides lecteurs. Il y en a qui sont allés quasi directement de leur poste de télévision à la bibliothèque pour y chercher des ouvrages d'archéologie, par exemple. A tout prendre, les bibliothécaires semblent estimer que l'influence bénéfique exercée indirectement par la télévision compense largement les effets pernicieux qu'elle peut avoir ».



© The New York Times 1956.

## “ Il est facile de devenir éditeur mais difficile de le rester ”

Le métier d'éditeur n'est pas aussi lucratif qu'on le suppose généralement. En fait, dans de nombreux pays, les éditeurs comptent de plus en plus sur les revenus qu'ils tirent de droits subsidiaires — clubs du livre, parution en feuillets, réimpressions — pour compenser les pertes encourues sur la publication d'œuvres originales. Ceci

est révélé par l'ouvrage de R. E. Barker, « Le Livre dans le Monde », que publie l'Unesco.

Récemment, neuf grands éditeurs publiant des ouvrages généraux et des romans ou nouvelles, ont fourni à la British Publishers Association (Association des Editeurs britanniques) des chiffres qui montrent que la remise moyenne sur les exemplaires vendus est de 39,07 %, que la moyenne des droits d'auteur est de 11,88 %, le coût moyen de production de 28,24 %, la moyenne des frais généraux de 17,20 %... ce qui laisse un bénéfice moyen de 3,61 %. Ce « bénéfice » moyen de 3,61 % se réduit à très peu de chose lorsqu'on fait entrer en ligne de compte la dépréciation du stock.

Ce dernier élément du problème est important. Un livre dont on pensait

qu'il se vendrait à 5 000 exemplaires ne se vend parfois qu'à 2 000 exemplaires, la différence constituant pour l'éditeur un manque à gagner qui est de 3 000 fois le prix du catalogue. Il se peut qu'au bout de six mois environ, la valeur de ces 3 000 invendus ne représente même plus le dixième de leur valeur originale.

Les prix fixés sont nécessairement en rapport avec la nature, le volume d'un livre et son chiffre de vente éventuel. Si l'éditeur fixe des prix trop élevés, ses livres ne se vendront pas. S'il fixe des prix trop bas, il perdra de l'argent. Comme le dit Sir Stanley Unwin dans son livre *The Truth about Publishing* (La Vérité sur l'Édition) : Il est facile de devenir éditeur, mais difficile de le rester ; le taux de mortalité infantile est ici plus élevé que dans tout autre métier.

## Autriche en tête 1 librairie pour 2 745 habitants

Le rôle du libraire est à peine moins important que celui de l'éditeur. Il doit déterminer quels livres ont des chances d'être très demandés. Il doit éviter de commander en trop grand nombre des ouvrages qui ne se vendront pas et pourtant il doit avoir en rayons tous ceux qui sont nécessaires. Il doit aussi connaître à fond les livres et l'édition. A moins d'être un libraire spécialisé, il peut être appelé à donner des conseils sur n'importe quelle publication — depuis un livre d'histoires pour un enfant de sept ans jusqu'aux études les plus récentes sur l'astrologie.

Dans certains pays européens, les libraires ne sont autorisés à s'établir qu'après avoir subi une série d'examens et avoir été apprentis pendant une certaine période. En Norvège, un commis de librairie doit passer un examen et avoir travaillé pendant dix ans dans la profession avant d'être autorisé à ouvrir un magasin à son nom. S'il a l'intention de reprendre à son compte un magasin existant, on peut juger que six à huit années d'apprentissage suffisent.

En comparant pour les différents pays le nombre de librairies au chiffre de la population, on trouve en tête l'Autriche (un libraire pour 2 745 habitants). Puis viennent le Danemark (1 pour 4 000), l'Australie (4 315), l'Italie (4 896), le Royaume-Uni (6 000), les Pays-Bas (7 281), la Belgique (7 609), l'U.R.S.S. (8 708), la République fédérale d'Allemagne (11 970), la France (12 023), la Suisse (12 375), la Suède (13 195), la Norvège (14 986), le Canada (18 125), les Etats-Unis (18 616).



Photo © Almasy 1956

**EN BOLIVIE**, où les procédés techniques modernes sont largement employés, montage des textes et des documents graphiques en vue de l'impression en héliogravure d'un manuel scolaire. Il s'agit d'une anthologie qui s'inspire notamment des motifs artistiques des Incas et des Aymaras.

# Latitudes et Longitudes

(Suite de la page 16)

philosophie, les sciences et les beaux-arts trouvent aussi de nombreux amateurs.

Et pour démontrer que le goût pour les romans n'est pas l'apanage de la jeunesse, les statistiques indiquent une proportion de romans bien inférieure dans la bibliothèque du 5<sup>e</sup> arrondissement, fréquentée surtout par des étudiants, que dans quatre autres bibliothèques centrales très différentes.



## Anthologie de littérature arabe en Israël

Une anthologie de quelques-unes des meilleures pages de la littérature arabe fait maintenant partie du programme des écoles dans tout l'Etat d'Israël. Publiée à l'origine pour les écoles secondaires juives, elle est également utilisée par les élèves des classes supérieures des écoles primaires arabes du pays sous forme d'une édition élargie en arabe. L'anthologie comprend un choix de textes classiques aussi bien que contemporains.

Les dessins des pages 15, 16 et 33 sont dus à Gerhard Oberländer. Ils sont tirés de « Buch und Buchhandel in Zahlen », publié par Borsenverein des Deutschen Buchhandels, E.V., Frankfurt-am-Mein (années 1955 et 1956).

## Les best-sellers de la science

« L'ORIGINE des Espèces (*Origin of Species*) de Charles Darwin a probablement touché plus de monde que n'importe quel autre livre scientifique, affirme la revue scientifique britannique *Discovery* dans une récente étude qu'elle publie sur les « best sellers de la science » en Grande-Bretagne (numéros de décembre 1955 et février 1956). D'après cette revue, il est pratiquement impossible de retrouver les chiffres exacts concernant les ventes du fameux ouvrage. Mais il est certain que son succès s'explique en partie par le style clair, simple et lucide de Darwin.

L'ouvrage de Darwin sur les vers (*The Formation of Vegetable Mould through the Action of Worms - la Formation de Terre Végétale grâce à l'action des vers, 1881*), s'est vendu à 8.500 exemplaires en deux ans environ, mais ce chiffre, remarque *Discovery*, est encore « supérieur à celui de nombreux ouvrages de soi-disant vulgarisation scientifique modernes ».

Les livres sur l'astronomie comptent parmi les plus populaires de notre époque. *The Mysterious Universe* (1930 - L'Univers Mystérieux) a été vendu à plus de 240.000 exemplaires pour la seule édition de la Cambridge University Press; il a été traduit en de nombreuses langues, allant du bengali au finnois. Le livre britannique sur l'astronomie publié depuis la guerre et ayant remporté le plus grand succès est *Nature of the Universe* (La Nature de l'Univers) de F. Moyle, plus de 110.000 exemplaires; son dernier ouvrage, *Frontiers of Astronomy-1955* (Les frontières de l'astronomie), s'est vendu à 13.000 exemplaires dans le Royaume-Uni pendant les six premiers mois ayant suivi sa publication.

Un autre best seller a été *L'anneau du roi Salomon*, par le naturaliste autrichien Konrad Lorenz: le chiffre de 300.000 exemplaires vendus traduit le succès des études de Lorenz sur le comportement et le « langage » des animaux. Fait curieux: le livre dans lequel Einstein a exposé sa Théorie de la Relativité (probablement l'ouvrage le plus facile à comprendre sur ce sujet) s'est vendu à 32.000 exemplaires dans son édition anglaise.

Le récent ouvrage de la collection Pingouin: *Five Hundred Years of Printing* (500 ans d'imprimerie) mentionne quelques best sellers de la science: *The Sea Around Us* (La mer qui nous entoure) de Rachel Carson, *le Kon-Tiki*, de Thor Heyerdall, *la Vie des Abeilles*, de Maeterlinck; *The Universe Around Us* (L'univers qui nous entoure), par Sir James Jeans.

Autres best sellers de la science: *Des dieux, des tombeaux et des hommes*, de Ceram; les deux enquêtes du Dr. Kinsey sur le comportement sexuel; *The World Mathematics* (Les Mathématiques du Monde), par James Newman; *Science for the Citizen* (La science pour le citoyen), et *Mathematics for the Million* (Les mathématiques pour tous), par Lancelot Hogben. Les manuels scientifiques utilisés dans les écoles et les universités se vendent fort bien et leur tirage atteint parfois un nombre de six chiffres.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous aujourd'hui même au COURRIER DE L'UNESCO 400 fr.; 8/-; par an (12 numéros)

Remplissez ce bulletin de souscription et postez-le, accompagné d'un chèque ou d'un mandat, à l'adresse de notre agent local dans votre pays (voir la liste des agents en bas de la page 35).

Je vous prie de noter mon abonnement au COURRIER DE L'UNESCO

- Un an    Deux ans    Ci-joint chèque ou mandat    Prière de m'adresser une facture  
 Le paiement sera fait par C. C. P. 12598.48 Librairie UNESCO, .19, Av. Kleber, Paris 16<sup>e</sup>

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Pays..... Profession.....



# LES BEST-SELLERS AUX U.S.A.

Les livres les plus vendus aux Etats-Unis depuis 1895 sont énumérés dans un livre publié récemment par Aline Payne Hackett sous le titre : *Sixty Years of Best Sellers* (Soixante années de best sellers).

Les dix premiers ouvrages de cette liste sont, dans l'ordre :

*In His Steps* (Notre modèle ou que ferait Jésus), par Charles Monroe Sheldon (1897), 8.000.000 d'exemplaires.

*The Common Sense Book of Baby and Child Care* (Comment soigner et éduquer son enfant), par Benjamin Spock (1946), 7.850.000 exemplaires.

*God's Little Acre* (Le petit arpent du Bon Dieu), par Erskine Caldwell (1933), 6.582.553 exemplaires.

*Better Homes and Gardens Cook Book* (Livre de cuisine pour la maison et le jardin) (1930), 5.000.000 d'exemplaires.

*Gone With the Wind* (Autant en em-

porte le vent), par Margaret Mitchell (1937), 5.000.000 d'exemplaires.

*How to Win Friends and Influence People* (Comment se faire des amis pour réussir dans la vie), par Dale Carnegie (1937), 4.877.511 exemplaires.

*I, the Jury* (Moi, le Jury), roman policier, par Mickey Spillane (1947), 4.441.837 exemplaires.

*The Big Kill* (Dans un fauteuil), roman policier, par Mickey Spillane (1951), 4.158.840 exemplaires.

*A Message To Garcia* (Message à Garcia), par Elbert Hubbard (1898), 4.000.000 d'exemplaires.

*My Gun Quick* (Pas de temps à perdre), roman policier, par Mickey Spillane (1950), 3.912.419 exemplaires.

Une liste des livres les plus vendus aux U.S.A. au cours des soixante dernières années, dressée récemment par le *New York Times*, indique que Sinclair Lewis, Thornton Wilder et John Stein-

beck se sont élevés aux premiers rangs. Ce n'est pas le cas de Faulkner, ni celui de Hemingway. Parmi les écrivains étrangers, figurant sur la liste : Angleterre : H.G. Wells (*Outline of History, Esquisse de l'histoire universelle*); France : André Maurois (*Disraeli*); Allemagne : Erich Maria Remarque (*A l'ouest rien de nouveau*) et Franz Werfel (*Le chant de Bernadette*, roman); Espagne : Blasco Ibanez (*Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*); Suède : Axel Munthe (*Le Livre de San Michele*); Finlande : Mika Waltari (*Sinouhé l'Egyptien*, roman).

Deux écrivains seulement ont réussi à se maintenir sur la liste des best-sellers pendant plus d'une année, deux femmes : Pearl Buck (*The Good Earth, La terre chinoise*, roman) et Margaret Mitchell (*Gone With the Wind, Autant en emporte le vent*). Un ouvrage a conservé la première place pendant trois années : une nouvelle version de la Bible.

## Grâce au livre de poche (Suite de la page 22)

L'immensité même de cette industrie soulève des problèmes dont certains sont en voie d'être résolus. Les libraires ont cessé de redouter la concurrence, tout comme les éditeurs de livres reliés. Ils ne pensent plus, comme Samuel Johnson, qui ne croyait guère aux livres à bon marché, que leurs éditeurs sont « des sortes de Robin des Bois qui dépouillent les riches pour donner aux pauvres ». Il arrive même, de nos jours, que le droit de réimpression d'un livre sérieux initialement commandé et publié par un éditeur de livres de poche soit acquis par la suite par un éditeur de livres reliés, ce qui est le contraire du processus habituel. On a tenté récemment, en Angleterre, une expérience consistant à publier le même livre simultanément en édition reliée et en édition de poche. Le résultat ne fut pas heureux, mais « ne me demandez pas pourquoi, dit l'un des éditeurs ; peut-être la couverture n'était-elle pas assez attrayante, peut-être cette méthode ne plaisait-elle pas aux libraires, peut-être l'expérience coïncida-t-elle avec une crise dans la vente du livre broché ? »

L'apparition de nouvelles firmes sur le marché crée une concurrence plus intense ; le nombre des livres nouveaux qui se prêtent à la nouvelle formule est malgré tout limité, et l'éditeur qui cherche à réaliser une fortune rapide ne se préoccupe guère de la qualité. « Il y a de bons livres, et puis il y a des livres qui se vendent vite », disait cyniquement un éditeur, et l'on entend souvent affirmer que la littérature sérieuse tend à disparaître sous le flot des livres à sensation qui se renouvellent rapidement, et à se perdre parmi les couvertures de plus en plus tapageuses utilisées même pour les œuvres de fiction sérieuses.

En 1953, on estimait que la production totale de livres de poche aux Etats-Unis se répartissait comme suit : 51,3 % d'œuvres d'imagination, 18 % de romans policiers, un peu plus de 18 % de *westerns*, 6 % d'œuvres non imaginatives et 7 % environ de divers. A l'heure actuelle, on trouve parmi les livres de poche tous les genres de lecture, ou presque : science et technique, littérature (depuis Chaucer jusqu'aux écrivains d'avant-garde), traduction des grands classiques : *best-sellers* modernes d'Europe et d'ailleurs ; manuels pratiques pour l'artisan amateur, livres de cuisine, ouvrages de référence. Ici, c'est une réédition d'un classique qui porte sur la couverture des phrases flamboyantes rappelant le film

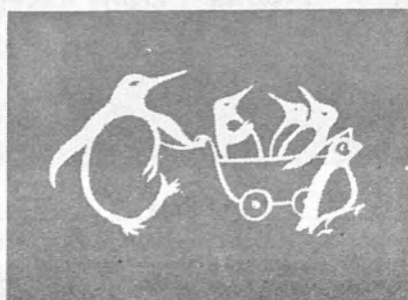
qui en a été tiré ; là, un nouveau dictionnaire qui se vante de n'avoir « pas été porté à l'écran » ; tous ouvrent à un public entièrement nouveau de lecteurs des perspectives nouvelles.

Une ménagère du Midwest, qui habite une petite ville privée de bibliothèque, écrit : « Si vous saviez à quel point il est fastidieux de s'occuper de deux enfants en bas âge, de vaquer aux soins du ménage et de voir perpétuellement les mêmes voisins, vous comprendriez que vos livres à bon marché sont pour moi un véritable don du ciel. » L'éditeur d'une *Odyssée* à 35 cents (environ 120 fr.) a reçu la lettre suivante : « Je viens de lire l'*Odyssée* ! Mon vieux, cet Homère écrit rudement bien. Avez-vous d'autres livres de lui ? »

On publie à l'heure actuelle dans le monde entier des livres de poche dont beaucoup ne se distinguent de leur modèle américain que par la langue. En Angleterre, les Penguin Books ont été suivis d'un certain nombre d'autres collections du même genre. En France, malgré les réticences des libraires, les classiques en édition de poche atteignent maintenant un public nouveau : l'étudiant, la midinette, l'ouvrier de Saint-Denis ou de Roanne. Zola, par exemple, continue à connaître un succès considérable. En Allemagne, où quelque 25 millions de livres de poche se sont vendus entre 1951 et 1955, divers groupes communautaires ont aussi organisé la publication de livres brochés sélectionnés dont le format et la couverture sont parfois de très belle qualité.

De même, en Israël, la seule tentative de publication de livres de poche qui ait réussi est celle du plus grand syndicat ouvrier, l'Histadruth ; des comités bénévoles se sont formés au sein des usines, des entreprises commerciales et des fermes collectives pour faire monter la vente de ces livres. En Israël comme en Norvège, on prend les livres au sérieux et le lecteur préfère en général ajouter à sa bibliothèque un livre relié.

Dans certains pays, comme la Belgique et l'Espagne, l'expérience a échoué ; en Italie, par contre, la moitié des livres publiés chaque année sont des livres brochés. Quant à l'Union Soviétique, seul pays dont la population sachant lire et écrire soit numériquement comparable à celle des Etats-Unis, elle ignore le livre de poche ; le livre relié courant n'y est d'ailleurs pas cher, 6 ou 7 roubles. Mais si le livre de poche a fait le tour du monde, aucun pays ne lui a appliqué les méthodes de production massive employées aux Etats-Unis.



# LE COURRIER DE L'UNESCO EN RUSSE

Le « Courrier de l'Unesco » est heureux d'annoncer la création de son édition en langue russe. Traduite et imprimée à Moscou, cette édition a débuté avec le numéro de janvier 1957 et paraîtra tous les mois, comme les autres éditions. Le « Courrier de l'Unesco » a donc le privilège d'être la première revue générale d'envergure internationale à grand tirage, rédigée en dehors de l'Union Soviétique, qui soit traduite et publiée régulièrement en U.R.S.S.

La publication de l'édition russe a été confiée par la Commission nationale de l'U.R.S.S. pour l'Unesco aux « Editions de Littérature Etrangère », à Moscou, la plus grande maison de publications d'œuvres étrangères modernes en Union Soviétique.

Outre ses éditions française, anglaise, russe et espagnole, le « Courrier de l'Unesco » est publié à Tokyo en version japonaise réduite et en version danoise à Copenhague.

Les lecteurs d'autres pays qui seraient intéressés par l'édition russe peuvent souscrire un abonnement auprès de l'un des agents de l'Unesco (voir liste ci-dessous) au même prix que pour les autres éditions.



# КУРЬЕР

НЕВЕДОМЫЕ  
СОКРОВИЩА  
МИРОВОГО  
ИСКУССТВА

ЯНВАРЬ  
1957

(10-ый год издания)

Цена: 5 руб.



## POUR VOUS ABONNER

**ALGÉRIE.** — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

**ALLEMAGNE.** — R. Oldenbourg-K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

**AUTRICHE.** — Verlag Georg Fromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V.

**BELGIQUE.** — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval, (Brabant). 80 frs belges.

**BRESIL.** — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

**CAMBODGE.** — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouloche, Phnom-Penh.

**CANADA.** — University of Toronto Press, Toronto 5, «Periodica» Inc., 5090 Avenue Papineau, Montréal 34.

**CHILI.** — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

**CONGO BELGE.** — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

**DANEMARK.** — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade, Copenhague K.

**EGYPTE.** — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

**ESPAGNE.** — Libreria Cientifica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid, Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.

**ETATS-UNIS.** — Unesco Publications Center, 152 West 42nd Street, New York 36, N.Y.

**FINLANDE.** — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

**FRANCE.** — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16<sup>e</sup>).

**GRECE.** — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

**HAITI.** — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

**INDE.** — Orient Longmans Private Ltd: 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay I. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts: Oxford Book and Stationery C<sup>o</sup>, Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay I.

**ISRAEL.** — Blumstein's Bookstores, Ltd., P.O.B. 4154, Tel-Aviv.

**ITALIE.** — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

**JAPON.** — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

**LIBAN.** — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

**LUXEMBOURG.** — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

**MARTINIQUE.** — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

**MEXIQUE.** — Edición y Distribución, Ibero Americana de Publicaciones, S. A., Libreria de Cristal, Pèrgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México I, D. F.

**NORVEGE.** — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

**NOUVELLE-ZELANDE.** — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

**PAYS-BAS.** — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

**PORTUGAL.** — Dias & Andrad Lda Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70 Lisbonne.

**ROYAUME-UNI.** — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.

**SUEDE.** — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

**SUISSE.** — Fr. s. 5,20. Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich.

Payot; 40, rue du Marché, Genève.

**TANGER.** — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

**TCHECOSLOVAQUIE.** — Artia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

**TUNISIE.** — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

**TURQUIE.** — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

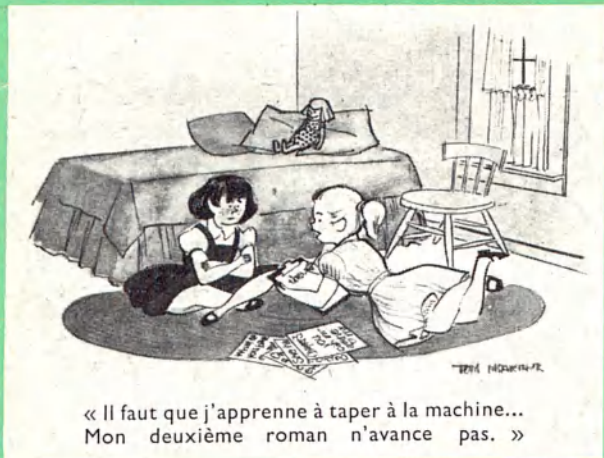
**UNION SUD - AFRICAINE.** — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

**U.R.S.S.** — Mezhdunarodnaya kniga, Moscou G-200.

**VIET-NAM.** — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saigon.

**YOUgosLAVIE.** — Jugoslovenska Kniga Terazije 27/11, Belgrade.

# Ils parlent comme un livre



« Il faut que j'apprenne à taper à la machine...  
Mon deuxième roman n'avance pas. »



« Bon sang! Ce que je suis heureux d'être tombé sur un écrivain! »



« C'est une question de goût, mais j'ai apprécié certains écrivains plus que d'autres. »



« Comment peux-tu supporter du Rabelais pour ton petit déjeuner? »



« Pardon Messieurs... Est-ce bien le moulin de Don Quichotte? »



« Et dire que Shakespeare s'est promené dans cette même rue! »



« Livres à vendre. »